Mél.
8°-24. 71

LES POPULATIONS URBAINES

EN FRANCE

COMPARÉES A CELLES DE L'ÉTRANGER

ÉCOLE LIBRE DES SCIENCES POLITIQUES
BIBLIOTHÈQUE
8°. 295

PAR

M. E. LEVASSEUR
MEMBRE DE L'INSTITUT

PARIS
ALPHONSE PICARD, ÉDITEUR
82, RUE BONAPARTE, 82
—
1887

BIBLIOTHEQUE SCIENCES PO
1 381 066

LES

POPULATIONS URBAINES EN FRANCE

COMPARÉES A CELLES DE L'ÉTRANGER

EXTRAIT DU COMPTE RENDU

De l'Académie des Sciences morales et politiques

(INSTITUT DE FRANCE)

PAR M. CH. VERGÉ

Sous la direction de M. le Secrétaire perpétuel de l'Académie.

LES POPULATIONS URBAINES
EN FRANCE
COMPARÉES A CELLES DE L'ÉTRANGER

PAR

M. E. LEVASSEUR
MEMBRE DE L'INSTITUT

ÉCOLE LIBRE DES SCIENCES POLITIQUES
BIBLIOTHÈQUE
Rémit 8°
24. H

PARIS
ALPHONSE PICARD, ÉDITEUR
82, RUE BONAPARTE, 82
—
1887

LES POPULATIONS URBAINES EN FRANCE

COMPARÉES A CELLES DE L'ÉTRANGER (1)

L'ACCROISSEMENT DE LA POPULATION URBAINE EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

Les recensements français montrent constamment, depuis 1846, la population urbaine s'accroissant plus vite que la population rurale : la population urbaine figurait à raison de 25.52 p. 0/0 du total en 1846, et de 34.76 en 1881. Ils montrent aussi que les arrondissements où se trouvent les grandes villes et les principaux centres manufacturiers sont toujours au nombre de ceux dont la population augmente le plus. Le progrès des villes est donc un phénomène régulier en France. On le remarquait déjà bien avant 1789. « Les villes ne sont si peuplées pour la plupart qu'aux dépens des campagnes », écrivait au milieu du XVIIIe siècle le premier statisticien français (2).

Il se produit dans les pays étrangers comme en France.

Ainsi, la population rurale de l'Empire allemand était de 26.219.352 en 1871 et de 26.513.531 en 1880, pendant que la population urbaine (communes de plus de 2.000 habitants)

(1) Ce mémoire est extrait d'un ouvrage (en préparation) sur la population française.

(2) Deparcieux, *Essai*..., 1746, p. 92.

s'élevait de 14.790.798 à 18.720.530 (1). Cette dernière figurait à raison de 36.1 p. 0/0 à la première date et de 41.4 à la seconde. L'accroissement est plus rapide que celui qu'on a constaté en France (2).

En Angleterre, où la densité moyenne est plus grande qu'en France, la population urbaine, qui formait déjà la majorité en 1851 (51 p. 0/0), représentait 59.6 p. 0/0 du total en 1881 (3).

En Italie, les communes de moins de 2.000 habitants, qui figuraient en 1871 à raison de 92.80 p. 0/0, ne figuraient plus que comme 91.78 p. 0/0 en 1881.

Aux États-Unis, la population des villes de plus de 20.000 habitants, qui ne figuraient dans la population totale

(1) Parmi les localités de 2.000 hab., la statistique officielle distingue quatre groupes : les grandes villes avec plus de 100.000 hab.; les villes moyennes de 100.000 à 20.000 ; les petites villes de 20.000 à 5.000, servant principalement de marché pour la contrée environnante ; les villes rurales ayant de 5.000 à 2.000 habitants.

	1871			1880		
Grandes villes. .	8	avec	1.968.537 hab.	14	avec	3.273.144 hab.
Villes moyennes.	75	—	3.147.272 —	102	—	4.027.085 —
Petites villes . .	529	—	4.588.364 —	641	—	5.674.325 —
Villes rurales. .	1.716	—	5.086.625 —	1.950	—	5.748.976 —
Nombre de villes.	2.328	avec	14.790.798 hab.	2.707	avec	18.723.530 hab.

(2) En 1872, la population urbaine en France représentait 31.12 p. 0/0 de la population totale ; en 1881, 34.76 : le progrès a été de 3.64. En Allemagne, il a été de 5.3 p. 0/0.

(3) De 1871 à 1881, le progrès a été de 2.8 p. 0/0 (56.8 p. 0/0 en 1871 et 59.6 en 1881). Avant cette époque, Porter (*Progress of nation*, p. 54) indiquant un mouvement de concentration analogue pour la période 1831-1841 ;

	1831	1841
Empoyés dans l'agriculture.	31 69	25.65
— l'industrie et le commerce. . . .	39.11	43 08
— autrement.	29.20	31.27

qu'à raison de 4.8 p. 0/0 en 1820, s'élevait à 13.5 en 1860 et à 18.2 p. 0/0 en 1880.

M. Block a établi, il y a une vingtaine d'années, le rapport de la population des villes de plus de 5.000 habitants à la population totale pour plusieurs États ; la comparaison montre avec évidence que, le plus souvent, l'importance de la population urbaine est à peu près proportionnelle au développement industriel et commercial des nations (1).

LE RÉSULTAT GÉNÉRAL DE L'ÉMIGRATION DES CAMPAGNES

On a souvent répété comme un axiome : « Partout où il se fait un pain, il naît un homme. » La proposition n'est pas toujours vraie. Il conviendrait d'abord d'ajouter : « A moins que les habitudes sociales de la population et le niveau moyen de ses consommations ne changent. » Il faudrait, en outre, remarquer que le supplément de blé récolté ne motive pas l'emploi d'un supplément correspondant de cultivateurs. Quand le sol d'un pays est complètement défriché et qu'il est exploité dans la mesure que comportent le capital et la science, l'atelier agricole est, à chaque époque, à peu près au complet ; les nouveaux venus n'y trouveraient pas d'ouvrage ; car le fonds à faire valoir n'est pas extensible.

Des modifications dans les procédés d'exploitation pourraient seules créer de nouvelles places ; or, de nos jours, les perfectionnements tendent plutôt à diminuer qu'à augmenter la main-d'œuvre. Si l'introduction, par exemple, de la betterave a occasionné une demande de bras sur des

(1) Ainsi, sur 10.000 habitants, M. Block comptait en 1866 :

Grande-Bretagne	5.003	individus habitant les villes de plus de 5.000 habitants.
Pays-Bas	3.584	
Belgique	2.519	
France	2.316	
Suède et Norwège	946	

terres qui ne rendaient auparavant que du froment, la transformation des terres de labour en prairies, qui s'est faite dans une proportion considérable en Normandie, a beaucoup réduit cette demande et l'introduction des machines dans les terres à blé a eu un résultat analogue. Les charrues perfectionnées (sans parler de la charrue à vapeur, peu usitée) rendent aujourd'hui, dans le même temps et avec le même personnel, un travail d'environ 50 p. 0/0 de plus, disent les agronomes, que l'ancienne charrue; les machines à battre et les machines à vanner enlèvent une des principales ressources dont vivaient pendant l'hiver les journaliers de la campagne; privés du salaire que leur procuraient durant la mauvaise saison le battage au fléau et le vannage, ils doivent avoir une tendance plus prononcée à l'émigration.

C'est donc vers les ateliers et les comptoirs que se portent de préférence les recrues d'une population qui s'accroît, parce que c'est pour les entreprises de l'industrie, des transports et du commerce, lesquelles ne sont pas limitées, comme la culture, par l'espace ou pour les œuvres de l'esprit que les capitaux peuvent surtout les utiliser. Ces recrues vivent du pain qui, par suite de l'amélioration des procédés agricoles, surabonde dans la campagne et qu'elles se procurent avec le prix des produits de leur propre travail.

Quand on considère l'ensemble de cette révolution au point de vue de ses résultats économiques, on voit les campagnards produisant chacun en moyenne plus de richesse en aliments et en matières premières qu'autrefois, puisqu'ils nourrissent et approvisionnent plus de citadins, et jouissant de plus de bien-être, puisqu'ils ne délivrent leur richesse agricole qu'en échange d'un argent avec lequel ils achètent une portion de la richesse manufacturière créée par leurs clients. C'est là un spectacle dont le philosophe et le politique doivent se réjouir.

Que, d'autre part, ce déplacement ait des inconvénients au point de vue moral et que l'agglomération qui en résulte produise certaines conséquences regrettables au point de vue démographique, ces considérations, quelque graves qu'elles puissent être, ne doivent pas obscurcir la vue au point de faire méconnaître le phénomène principal, qui est un accroissement d'énergie productive.

Toutefois, il y a une distinction à poser tout d'abord sur laquelle nous reviendrons dans une autre partie de cet ouvrage. Quand la croissance générale d'une population est assez rapide pour que les recrues nouvelles suffisent à alimenter le progrès des cités sans que les campagnes soient appauvries, ainsi que nous le font voir les recensements de 1871 et de 1881 dans l'Empire allemand, l'équilibre économique n'est pas troublé ; il risque, au contraire, de l'être, quand le mouvement de concentration dans les villes ne s'opère qu'en laissant un vide correspondant dans les campagnes. Or, la France se trouve, à cause de sa faible natalité, dans le second cas ; elle avait une population rurale plus nombreuse en 1866 qu'en 1881 (1). Ce changement est une des causes principales de la hausse des salaires dont les cultivateurs se plaignent, et qui, par diverses causes, particulièrement par la concurrence des salaires urbains, a été beaucoup plus considérable dans la seconde

(1) En 1866 : 26.471.716
1872 : 24 888 904
1876 : 24 924.392
1881 : 24.575.506

Il ne faut pas oublier toutefois que cette diminution a pour cause non seulement la perte de l'Alsace-Lorraine (pour la différence entre 1866 et 1872) et le déplacement d'habitants qui ont quitté les communes rurales, mais aussi le changement de catégorie de certaines communes rurales, qui, ayant dépassé le chiffre de 2.000 habitants agglomérés, sont devenues des communes urbaines. En 1866, il y avait 1.211 communes urbaines et 36.337 communes rurales ; en 1881, 2.695 communes urbaines et 36.097 communes rurales.

moitié de ce siècle que dans la première. Si l'on compare à 40 ans de distance les résultats par catégories de communes, on constate que la population des communes de plus de 10.000 habitants a doublé (3 764.000 en 1836 et 7.899.000 en 1876), pendant que la population française augmentait seulement de 10 p. 0/0 et que cet accroissement s'est réparti inégalement ; car les villes de plus de 50,000 habitants qui étaient 9 à la première date et 25 à la seconde, ont une population double de celle de 1836 (accroissement de 110 p. 100), tandis que l'augmentation des autres catégories a varié entre 29 et 81 p. 0/0 (1).

(1) POPULATION COMPARÉE DES VILLES DE FRANCE

COMMUNES DE	1836		1876		AUGMENTATION p. 0/0,
	Nombre de communes.	POPULATION totale de la commune	Nombre de communes.	POPULATION totale de la commune	
10.000 à 15.000 hab.	52	623.733	84	1.031.070	65.4
15.000 à 20.000 —	24	423.432	38	649.065	53.4
20.000 à 30.000 —	20	505.588	38	915.026	81.1
30.000 à 40 000 —	8	276.298	10	357.040	29.3
40.000 à 50.000 —	6	255.014	9	404.474	58 4
Plus de 50.000 —	9	1.680.124	25	3.542.233	110.7
Total	119	3.764.189	204	6.898.914	

L'accroissement des communes de plus de 10.000 habitants a continué de 1876 à 1881. Le dénombrement de 1881 contient un tableau de comparaison de la population agglomérée (laquelle, on le sait, diffère de la population totale) des villes de plus de 10.000 habitants en 1861 et en 1881. L'accroissement a été de 30 p. 0/0 en 20 ans pendant que l'accroissement total de la France n'était que de 5.13 p. 0/0 ; aussi, dans le même temps, la population des villes de moins de 10.000 habitants, diminuait-elle de 0.15 p. 0/0.

VILLES DE FRANCE AYANT PLUS DE 20.000 HABITANTS

	En 1801	En 1836	En 1866	En 1881 Population totale.	En 1881 Pop. agglomérée avec la pop. comptée à part.	Accroissement (pop. totale) de 1801 à 1881.
PARIS (Seine)...	546.856	868.	1.825.274	2.269.023	2.269.023	
Lyon (Rhône)...	109.500	150.814	323.954	376.613	347.619	216
Marseille (Bouches-du-Rh.).	111.130	146.239	300.131	360.099	269.340	142
Bordeaux (Gironde)	90.992	98.705	194.241	221.305	217.990	142
Lille (Nord)	54.756	72.005	154.749	178.144	145.113	229
Toulouse (Haute-Garonne)	50.171	77.372	126.936	140.289	127.196	180
Nantes (Loire-Inférieure)....	73.879	75.895	111.956	124.319	117.555	67
Saint-Etienne (Loire)........	16.259	41.534	96.620	123.813	114.962	675
Rouen (Seine-Inférieure)....	87.000	92.083	100.671	105.906	105.860	22
Le Havre (Seine-Inférieure)....	16.000	25.618	74.900	105.867	105.540	562
Reims (Marne)..	20.295	38.359	60.734	93.823	93.683	370
Roubaix (Nord).	8.000	»	65.091	91.757	79.706	1037
Nancy (Meurthe-et-Moselle) ...	29.740	31.445	49.993	73.225	73.208	152
Brest (Finistère).	27.000	29.773	79.847	69.110	69.110	118
Amiens (Somme)	40.289	46.129	61.063	74.170	67.874	85
Angers (Maine-et-Loire)	33.000	35.901	54.791	68.049	65.331	106
Toulon (Var) ...	20.500	35.322	77.126	70.103	61.239	250
Nîmes (Gard)...	38.800	43.036	60.240	63.552	61.210	63
Limoges (Haute-Vienne	20.550	29.706	53.022	65.765	59.338	225
Rennes (Ille-et-Vilaine.......	25.904	35.552	49.231	60.974	57.430	144
Nice (Alpes-Maritimes)	»	»	50.180	66.279	54.953	»
Orléans (Loiret).	36.165	40.272	49.100	57.264	54.400	58
Montpellier (Hérault)	33.913	35.506	55.606	56.005	52.673	69
Tours (Indre-et-Loire)........	22.000	26.669	42.450	52.209	52.209	136
Dijon (Côte-d'Or)	21.000	24.817	39.193	55.453	52.115	162
Le Mans (Sarthe)	17.221	23.164	45.230	55.347	49.155	223
A reporter..	1.550.920	2.123.906	4.202.269	5.078.463	4.823.842	

Villes de France ayant plus de 20.000 habitants *(suite)*

	En 1801	En 1836	En 1866	En 1881 Population totale.	En 1881 Pop. agglomérée avec la pop. comptée à part.	Accroissement (pop. totale) de 1801 à 1881.
Report.	1.559.920	2.123.906	4.202.269	5.078.463	4.823.842	
Grenoble (Isère).	23.500	28.969	40.484	51.371	48.485	121
Versailles (Seine et-Oise)	25.000	29.209	44.021	48.324	48.012	92
Besançon (Doubs)	30.000	29.718	46.961	57.067	47.332	90
Troyes (Aube)..	23.880	25.563	35.678	46.067	46.067	100
Saint-Quentin (Aisne)	10.458	20.570	32.690	45.838	45.697	350
Boulogne (Pas-de-Calais)	11.300	25.732	40.251	44.842	44.842	309
Saint-Denis (Seine)	4.425	9.332	26.117	43.895	43.127	1000
Béziers (Hérault)	33.913	35.506	27.722	42.915	41.249	30
Caen (Calvados).	30.900	41.876	41.564	41.508	39.658	20
Clermont (Puy-de-Dôme).....	24.478	32.427	37.690	43.033	38.103	79
Dunkerque (Nord)........	21.158	23 808	33.083	37.328	37.307	76
Lorient (Morbihan)	19.922	18.975	37.655	37.812	37.096	85
Cherbourg (Manche)	11.389	19.315	37.215	35.691	35.691	218
Bourges (Cher) .	15.340	25.324	30.119	40.217	35.338	166
Cette (Hérault)..	9.000		24.177	35.517	34.716	277
Tourcoing (Nord)	12.100		38.262	51.895	34.415	333
Poitiers (Vienne)	18.223	22.000	31.034	36.210	34.355	100
Avignon (Vaucluse)	21.412	31.786	36.427	37.657	32.440	76
Angoulême (Charente)	14.800	16.910	25.116	32.567	30.799	128
Saint-Pierre-les-Calais (P.-d-C.)	2.600		17.294	32.290	30.786	1500
Levallois-Perret (Seine)	»		15.763	29.519	29.507	
Pau (Basses-Pyrénées)........	8.585	12.607	24.563	29.971	28.337	275
Laval (Mayenne).	14.154	17.810	27.189	29.889	27.041	114
Rochefort (Charente-Infér.) ..	15.000	15.441	30.151	27.854	26.022	80
Narbonne (Aude)	9.086	10.792	17.172	28.134	25.635	211
Boulogne (Seine)	1.600		17.343	25.825	25.615	2400
A reporter ..	1.972.143	2.549.616	5.018.010	6.091.699	5.771.454	

Villes de France ayant plus de 20.000 habitants *(suite)*

	En 1801	En 1836	En 1866	En 1881 Population totale.	En 1881 Pop. agglomérée avec la pop. comptée à part.	Accroissement (pop. totale) de 1801 à 1881.
Report	1.972.143	2.549.616	5.018.010	6.091.699	5.771.454	
Neuilly (Seine)..	2.400		17.545	25.235	25.235	1150
Douai (Nord)...	18.230	19.173	24.105	29.172	25.060	61
Périgueux (Dordogne)	6.306	11.576	20.401	25.969	25.036	333
Roanne (Loire).	6.992	9.910	19.354	25.425	24.992	257
Perpignan (Pyrénées-Orient.)	11.100	17.618	25.264	31.735	24.959	182
Montluçon (Allier)........	4.400	»	18.675	26.079	24.767	550
Carcassonne (Aude).......	15.219	18.907	22.173	27.512	24.194	80
Aix (Bouches-du-Rhône)....	23.686	24.660	28.152	29.257	23.887	26
Armentières (Nord)	5.200	»	15.579	25.089	23.639	400
Valenciennes (Nord)........	17.180	19.499	24.344	27.607	23.291	58
Tarbes (Hautes-Pyrénées).....	6.777	12.630	15.658	23.273	22.897	282
Elbeuf (Seine-Inférieure).....	5.800	»	21.784	23.152	22.883	360
Vienne (Isère) ..	10.362	16.484	24.807	26.060	22.740	160
Castres (Tarn)..	15.386	17.602	21.357	27.408	22.056	80
Valence (Drôme)	7.532	10.967	20.142	24.502	21.941	243
Nevers (Nièvre).	13.763	16.967	20.700	23.846	21.722	77
Dieppe (Seine-Inférieure)....	20.000	16.820	19.946	22.003	21.585	10
Niort (Deux-Sèvres)........	15.028	18.197	20.775	22.254	21.237	46
Châlon-s.-Saône (Saône-et-L.).	10.430	12.400	19 982	21.618	21.156	110
Bayonne (Basses-Pyrénées).....	13.190	15.912	26.333	26 261	20.957	100
Montauban (Tarn-et-Gar.)	21.959	23.865	25.991	28.335	20.840	33
Chartres (Eure-et-Loir)	14.409	14 750	19.442	21.080	20.692	50
Vincennes (Seine)........	2.000	»	14.573	20.530	20.530	900
Saint-Omer (Pas-de-Calais)....	20.100	»	21.869	21.556	20.479	5
Moulins (Allier).	13.200	15.231	19.890	21.156	20.446	61
La Rochelle (Charente-Inf.)	18.000	14.857	18.720	22.464	20.028	11
Totaux.....	2.289.792	2.877.641	5.565.571	6.740.217	6.358.703	186 0/0

Le tableau précédent établit la comparaison entre le commencement du siècle et l'année 1881. On constate donc que pour toutes les villes de plus de 20.000 habitants (Paris compris), l'accroissement total, de 1801 à 1881, a été de 2.260.000 à 6.358.000, c'est-à-dire de 186 p. 0/0, et, sans compter Paris, de 145 p. 0/0.

Si parmi ces villes de plus de 20.000 habitants, on considère seulement celles qui, au nombre de 9 (Paris non compris) (1), avaient plus de 100.000 habitants, on voit qu'elles avaient 1.735.000 habitants (population totale des communes) en 1881 et 609.000 en 1801 : leur accroissement depuis le commencement du siècle a été de 185 p. 0/0. Le progrès de chacune de ces villes apparaît sur la figure ci-jointe et on y voit que les plus peuplées sont, en général, celles qui ont le plus gagné. (Voir la figure n° et la note) (2). Le nombre de ces villes est aujourd'hui de 10, Roubaix ayant dépassé en 1886 le chiffre de 100.000 habitants.

Durant la même période, Paris augmentait dans le rapport de 100 à 414, soit un accroissement de 314 p. 0/0 et la population de la France de 40 p. 0/0 seulement. (Voir la note (3) et la figure ci-jointe).

(1) En y comprenant Paris, les dix villes qui avaient (en 1881) plus de 100.000 habitants avaient, en nombre rond, une population de 1.156.000 en 1801 et de 3.005.000 en 1881 : accroissement de 246 p. 0/0.

(2) Les figures qui doivent faire partie de l'ouvrage ne sont pas reproduites dans le *Compte rendu*. Nous en avons cependant conservé l'indication, parce qu'elle nous a paru faciliter l'intelligence du plan de l'auteur.

(3) Accroissement pour 100 depuis 1801 (calculé par M. Turquan) :

	Paris	France
1801	100	100
1811	107	106
1821	130	107
1831	141	118
1836	167	122
1841	171	124
1846	193	128
1851	193	130
1856	204	131
1861	306	133
(Annexion à Paris des communes suburbaines).		
1866	333	136
1872	338	134
1876	363	137
1881	414	140
1886	414	»
(Résultat provisoire).		

Il y a 8 villes dont l'accroissement dépasse 500 p. 0/0 et même pour quelques-unes 1.000 p. 0/0, c'est-à-dire dont la population a décuplé ; ce sont des villes industrielles (Montluçon, Saint-Pierre-lès-Calais réuni aujourd'hui à Calais, Saint-Étienne, Roubaix), ou des communes voisines de Paris (Vincennes, Boulogne, Saint-Denis, Neuilly), dont l'une (Saint-Denis) est elle-même un centre d'industrie important, et qui, étant peu peuplées au commencement du siècle, ont eu, pour cette raison, un accroissement plus rapide que la capitale même. Levallois-Perret se classerait dans le même groupe si la commune avait existé en 1801.

LA SITUATION TOPOGRAPHIQUE DES GRANDES VILLES DE FRANCE

Les grandes agglomérations ne cristallisent pas au hasard, en un lieu quelconque. Pour créer une ville importante, comme pour déterminer une forte densité dans une contrée, il faut un terrain propice. Un coup d'œil jeté sur la carte suffit pour faire comprendre quelques-unes des lois de cette formation. (Voir la carte, fig. n°   ) (1).

Le Rhône était, dans l'antiquité, la grande voie commerciale de la Gaule, et c'est encore par sa vallée que passe la plus grande partie du commerce français avec la Méditerranée et l'Orient. Sur les rives du fleuve, au confluent de la Saône, qui continue vers le nord la voie navigable du fleuve, est *Lyon*, la seconde ville de France ; près de l'embouchure du Rhône, à quelque distance de son delta marécageux, dans la première anse naturelle qu'offrait la côte rocheuse de Provence, est située *Marseille*, l'émule de Lyon.

(1) La carte porte non seulement les villes ayant plus de 30.000 habitants, lesquelles sont citées dans le texte, mais aussi les villes ayant plus de 20.000 habitants qui figurent dans le tableau précédent.

Sur les côtes ou dans la plaine de la Méditerranée s'étalent *Nice, Toulon, Nîmes, Montpellier, Béziers, Cette, Perpignan*, dont le commerce, la marine militaire, la vigne, le soleil vivifiant du midi ont fait la fortune; elles sont en quelque sorte l'épanouissement du bassin du Rhône sur les bords de la mer qui est restée, durant l'antiquité et le moyen âge, le foyer le plus actif de la navigation. En remontant dans l'intérieur de ce bassin, on trouve *Avignon*, l'ancien entrepôt du Bas-Rhône, qui, au moyen âge, a tenu la place occupée dans l'antiquité par Arles; *Grenoble*, sur l'Isère, au débouché du Graisivaudan; *Besançon*, protégeant dans une boucle du Doubs la Franche-Comté (1); *Dijon*, au centre de la fertile plaine de la Saône. En tout, dans le bassin de la Méditerranée, 13 villes de plus de 30.000 habitants, dont l'emplacement était en quelque sorte marqué d'avance par la topographie.

Dans le bassin de la Garonne, les deux villes de plus de 100.000 habitants sont situées sur le fleuve: *Toulouse*, au principal coude de la Garonne et au point où débouche la route du Languedoc par le seuil de Naurouse; *Bordeaux*, au point où commence la navigation maritime. Derrière ces deux cités florissantes dès l'antiquité, grâce à leur situation, il n'y a dans le sud-ouest que trois villes comptant plus de 30.000 habitants : au sud, *Pau*, séjour de plaisance, au nord, *Rochefort*, port militaire, et *Angoulême*, sur la Charente, une des étapes de la route qui relie le bassin de la Garonne au centre de la France par le seuil du Poitou.

Le bassin de la Loire n'a pas la même unité géographique. Cependant, dans sa partie supérieure, est la ville de *Saint-Étienne*, assise sur les couches de houille qui ont fait

(1) Boulainvilliers (*Etat de la France*, III, 230) donnait, au commencement du XVIII[e] siècle, quelques-unes des raisons politiques de la prospérité de Besançon. « La ville est le siège d'un grand archevêché, d'un parlement, d'une université, d'un présidial; elle a un corps de ville, une table de marbre, sept paroisses et 11.500 habitants. »

sa prospérité, menacée aujourd'hui, et, près de son embouchure, est *Nantes*, bâtie, comme Bordeaux, à l'endroit où la navigation maritime commence. Entre ces deux villes, *Orléans*, *Tours*, *Angers* (sur la Maine) sont les principaux entrepôts de cette longue voie fluviale, plus fréquentée au moyen âge que de nos jours. *Le Mans*, au confluent de la Sarthe et de l'Huisne, peut être considéré aussi un des ports du bassin ; *Laval* est le centre d'une contrée fertile et dont l'agriculture s'est beaucoup enrichie depuis trente ans ; *Limoges* et *Poitiers*, l'ancienne capitale de l'Aquitaine, gardent, avec Angoulême, la route qui conduit du centre de la France dans le sud-ouest. *Clermont* domine la grasse plaine de la Limagne ; *Bourges* est la principale ville de la plaine centrale. Plus au nord, *Rennes*, placée au milieu de la plaine fertile de la Vilaine, sur le fleuve, a été la capitale naturelle de la Bretagne. Sur la côte de cette province, deux ports, *Lorient* et *Brest*, doivent, comme Toulon, à leur situation topographique, l'honneur d'abriter la marine militaire. Le bassin de la Loire, avec ses dépendances, renferme ainsi 14 villes de plus de 30.000 habitants.

A l'est, nous n'avons plus qu'une ville comptant plus de 30.000 habitants : c'est *Nancy*. Elle est située dans le bassin de la Moselle. La politique, autrefois sous l'autorité des ducs de Lorraine et de nos jours où de récents désastres en ont fait le chef-lieu de notre frontière de l'est, a contribué, plus peut-être que les avantages de sa situation naturelle, à l'élever au rang qu'elle occupe.

Le bassin de la Seine est riche en grandes villes. *Paris*, bâti d'abord dans une île, s'est étendu sur les deux rives du fleuve ; la ville est située au centre des terrains géologiques qui sont disposés en anneaux concentriques sur toute la surface de ce bassin ; elle est à peu près au point de convergence des cours d'eau qui sont pour ainsi dire les rayons de ces cercles, l'Yonne et la Marne, venues de l'est et facilitant, comme la Haute-Saône, les communications avec le bassin du Rhône, l'Oise, venue du nord et voisine, dans son cours

supérieur, de la belle plaine de la Flandre ; enfin elle est à proximité de la Loire qui semble, à Orléans, s'avancer vers la Seine pour relier son commerce au sien. Sur la Basse-Seine, deux villes ont plus de 100.000 habitants : *Rouen*, dont la situation est identique à celle de Nantes et de Bordeaux, et *Le Havre*, qui, posté à l'embouchure même du fleuve est, depuis que la navigation se fait avec des navires d'un fort tonnage, devenu le port principal de Paris sur l'Atlantique, comme l'est Marseille sur la Méditerranée et qui a enfin dépassé Rouen, sa rivale, au dénombrement de 1886. Autour de la capitale la population se presse : un de ses faubourgs, *Saint-Denis*, a près de 50.000 habitants ; *Levallois-Perret* et *Boulogne* en ont plus de 30,000 ; *Versailles*, création toute factice au début, est aujourd'hui un de ses satellites. Sur la Haute-Seine, *Troyes*, ancienne capitale de la Champagne, place de commerce autrefois célèbre ; au nord du bassin, *Reims*, à qui les moutons de la grande plaine crayeuse ont fourni la matière première de son industrie et l'élément de sa prospérité, a éclipsé son ancienne capitale : plus à l'ouest, *Saint-Quentin* dont le génie industriel a fait aussi de nos jours une grande ville ; sur chacun des deux principaux fleuves côtiers du bassin, une grande ville, *Amiens*, ancienne capitale de la Picardie, sur la Somme, et *Caen* sur l'Orne. A l'extrémité du Cotentin, *Cherbourg* ne doit sa nombreuse population qu'à la marine militaire pour laquelle il était nécessaire de creuser un port sur la Manche. Mais, au nord, *Boulogne* et *Calais* doivent à la proximité de l'Angleterre une fortune dont l'origine est tout économique et sont en France les têtes de ligne de la route de Paris à Londres (1). En tout, 15 villes

(1) Quoique les conditions topographiques, qui ne changent guère, fassent en partie la fortune des villes, cette fortune n'est cependant pas constante, non plus que celle des États ou des particuliers. Ainsi, au commencement du XVIII^e siècle, le mémoire de l'intendant de Picardie (voir Boulainvilliers, III, 171) n'attribue que 595 habitants à Calais ;

de plus de 30.000 habitants dans le bassin de la Seine, ou, plus exactement, dans le bassin de la Manche.

Le bassin de la mer du Nord n'a en France qu'une petite étendue; mais il est riche par l'agriculture, les mines et l'industrie; presque partout la population y est dense et les grandes villes s'y sont multipliées. La capitale, *Lille*, florissante dès le moyen âge, a 188.000 habitants; à sa porte, *Roubaix* et *Tourcoing* ont eu une merveilleuse croissance; *Dunkerque* est le port de la France sur la mer du Nord ; *Douai* a dépassé le chiffre de 30.000 habitants en 1886.

Les 53 villes ayant plus de 30.000 habitants (population totale de la commune en 1886) se répartissent donc ainsi : 13 dans le bassin du Rhône (ou de la Méditerranée) ; 5 dans le bassin de la Garonne (ou du golfe de Gascogne) ; 14 dans le bassin de la Loire (ou de l'Atlantique); 1 dans le bassin de la Meuse ; 15 dans le bassin de la Seine (ou de la Manche); 5 dans la Flandre (ou bassin de la mer du Nord, Meuse non comprise).

Parmi ces villes, 15 sont des ports de mer situés sur la côte ou sur des fleuves (au nombre de 4); 12 autres sont sur des cours d'eau propres à la navigation fluviale. Les facilités de communication exercent donc une influence considérable sur le développement des grandes agglomérations urbaines.

Le génie industriel a aussi une grande part dans ce développement. Roubaix, la dernière venue parmi les villes de plus de 100,000 habitants, ayant décuplé sa population en quatre-vingts ans et étant en France une des preuves les plus éclatantes de cette influence de la manufacture, nous indiquerons brièvement, à titre d'exemple, l'histoire de sa croissance.

Au XVIIIe siècle, Roubaix était une dépendance des fiefs de la maison de Rohan-Soubise et une bourgade dont la jalouse surveillance des corps de métiers de Lille entravait l'industrie. L'édit du 17 septembre 1762, qui permit aux habitants

3.748 à Boulogne, 8.000 à Saint-Quentin, tandis qu'Abbeville en avait 17.982 : cette dernière ville en avait, en 1881, 19.283.

des campagnes de filer et de tisser, l'émancipa ; elle grandit : les marchands de Roubaix employaient jusqu'à 40.000 personnes, dit-on, en 1771, dans les villages de la Flandre et de l'Artois. Cependant la ville même n'avait que 8.500 habitants et la crise révolutionnaire en réduisit le nombre à 8.000 en 1801. En 1816, elle n'en comptait encore que 8.724, quoiqu'une des étoffes qu'on y fabriquait, la printanière, eût joui quelque temps d'une grande vogue ; mais le blocus continental n'était pas propice aux industries du coton et les invasions de 1814 et de 1815 avaient ruiné Roubaix.

La manufacture roubaisienne n'a pris un grand essor que depuis la Restauration, avec la mode des étoffes de coton à carreaux dites carolines, puis des bouracans et surtout avec l'introduction de la filature et du tissage de la laine peignée, la fabrication des lastings et, en général, des étoffes mélangées de laine et de coton. La mécanique a puissamment aidé au progrès et contribué à concentrer le travail et la population dans la ville même. Roubaix avait déjà 18.187 habitants au recensement de 1821 ; il en comptait 65.091 en 1866 et 100.299 en 1886. C'est l'activité industrielle des fabricants qui a plus que décuplé cette population depuis le commencement du siècle ; les fabricants n'étaient encore qu'une quarantaine en 1838, lorsque le président de la chambre consultative des manufactures de Roubaix disait : « Le développement progressif du commerce de cette ville a opéré la transformation d'un bourg en une cité florissante » ; en 1862, ils étaient 258 fabricants de tissus ; aujourd'hui (1885), ils ne sont que 131 ; mais ils fabriquent beaucoup plus et, quoique la valeur des tissus ait baissé de près de moitié, ils font environ 150 millions d'affaires, chiffre que l'industrie des tissus à Roubaix n'a jamais dépassé ; la valeur totale des affaires, filature comprise, n'était évaluée qu'à 3 millions de livres tournois en 1771 et à 50 millions de francs en 1843.

Sans doute, ce n'est pas sans effort et sans difficultés que

ce résultat a été obtenu : Roubaix a subi des crises de croissance et ses manufacturiers ont été plus d'une fois tentés de désespérer de leur avenir. Aussi, en 1860, le traité de commerce avec l'Angleterre les avait surpris et ils l'avaient d'abord maudit comme une cause de ruine ; ils se sont remis cependant de leur premier émoi, ils ont renouvelé leur outillage et le progrès de Roubaix est devenu plus rapide qu'il n'avait été précédemment.

Nous pouvons résumer ce qui précède : le taux d'accroissement de la population urbaine est supérieur à celui de la population rurale, puisque celle-ci a diminué (1) ; celui des villes de plus de 20.000 habitants est très supérieur à celui de la population urbaine en général (2) ; celui des grandes villes de plus de 100.000 habitants (3) est supérieur à celui des autres villes, et celui de Paris (4) l'est de beaucoup à celui de la moyenne des grandes villes. (Voir la fig. n°). Ces faits confirment la loi que nous avons déjà constatée ailleurs, à savoir : que *la force d'attraction des groupes humains*, comme celle de la matière, *est, en général, proportionnelle à la masse* (5).

Il faut ajouter que cette loi générale a des exceptions,

(1) De 1846 à 1881, la population rurale a diminué de 8 p. 0/0, et la population urbaine a augmenté de 49 p. 0/0 soit, en moyenne, de 1.4 p. 0/0 par an.

(2) L'augmentation moyenne par an des villes de plus de 20.000 habitants, calculée de 1836 à 1881 a été de 145 p. 0/0.

(3) L'augmentation des villes de plus de 100.000 en 1881 (Paris non compris) a été de 185 p. 0/0 de 1801 à 1881.

(4) L'augmentation de Paris, calculée de 1801 à 1881, a été de 313 p. 0/0.

(5) Les exceptions s'expliquent presque toujours par des causes particulières qui confirment les lois générales. Ainsi le Havre et Saint-Etienne ont grandi plus rapidement que Rouen : le premier à cause de l'accroissement du tonnage des navires, au XIX^e^ siècle, le second à cause de la houille qui n'est devenue qu'au XIX^e^ siècle l'aliment indispensable de la grande industrie.

comme tous les rapports économiques qui dépendent de causes complexes. Ainsi, nous venons de voir que certaines villes, bien moins peuplées que Paris, ont eu cependant une croissance plus rapide ; mais les unes ont joui d'une fortune industrielle toute spéciale et les autres, ayant servi de déversoir à Paris, dont ils ont logé la population surabondante, confirment au fond la règle. Toutes les villes, d'ailleurs, ne sont pas nécessairement en croissance, par cela seul qu'elles sont des villes. Sur 276 sous-préfectures, on en compte 27 qui avaient moins d'habitants en 1881 qu'en 1801 (1) ; sur ce nombre, 8 appartiennent à la Normandie et au Perche où l'ensemble de la population décroît, 4 à la région alpestre, et on peut pour chacune indiquer la cause de la décadence : par exemple, pour Paimbœuf, c'est la concurrence de Saint-Nazaire, et pour Etampes, l'extension du marché d'approvisionnement de Paris qui a fait perdre à la Beauce les avantages de la proximité.

PARIS

Nous venons de remarquer que Paris avait sa raison d'être dans la configuration de son sol : Élie de Beaumont a dit, dans un langage expressif, que sa position au centre des formations géologiques qui portent le nom de bassin parisien et dans une sorte de cuvette où confluent les eaux en faisait le pôle attractif de la France, comme le Massif central, d'où les eaux divergent et d'où les populations

(1) Les 27 villes dont la population était moindre en 1881 qu'en 1801 sont : en Normandie : Bayeux, Falaise, Vire, Coutances, Mortain, Valogne, Yvetot, Mortagne ; dans la région alpestre : Annecy, Castellane, Sisteron, Die ; dans le reste de la France : Montreuil-sur-Mer, Etampes, Loudéac, Château-Chinon, Poligny, Trévoux, Riom, Paimbœuf, Brioude, Chinon, Loudun, Saint-Sever, Moissac, Uzès, Orthez.

émigrent, en était le pôle répulsif. On peut ajouter que Paris a aussi sa raison d'être dans son histoire.

A l'époque de la Gaule barbare, Lutèce n'était qu'une bourgade, bâtie dans une des principales îles du cours moyen du fleuve : le commerce des pays au delà des Cévennes était alors très médiocre. La conquête romaine a donné de l'importance à la voie fluviale de la Seine et durant les derniers siècles de l'Empire, la nécessité de surveiller de près les barbares a déterminé plusieurs Césars à fixer leur résidence à Lutèce ; les nautes parisiens formaient une corporation dès le temps de Tibère et la ville s'est développée sur la rive gauche du fleuve dont les pentes rendaient le séjour plus sain que celui de la rive droite. Plus tard, les Francs, arrivant du nord, se sont établis en grand nombre dans le bassin de la Seine : Paris est devenu une de leurs capitales. Les conquêtes de Clovis ont mis cette capitale hors de pair. Cependant les Carlovingiens, originaires de l'Austrasie, l'ont délaissée et, à la suite de la bataille de Testry et de la révolution politique qu'elle a fait triompher, la fortune de Paris a pâli. On était au temps des Normands, la cité de Julien et de Clovis s'était recoquevillée dans son île.

Le partage de l'Empire de Charlemagne entre les fils de Louis le Débonnaire en fit de nouveau une capitale, et lorsque la couronne passa avec Hugues Capet aux mains des comtes de Paris et ducs de France, Paris redevint le centre politique du royaume. A partir du XI[e] siècle, on le voit grandir comme la puissance royale elle-même ; l'Université, célèbre alors dans toute la chrétienté, animait la rive gauche, pendant que les halles étaient construites sur la rive droite et que l'industrie et le commerce se développaient à l'aise dans la plaine du nord.

Nous savons que sous Philippe de Valois on peut estimer la population de la ville à 274.000 habitants. Comme la France, Paris fut ruiné par la guerre de Cent ans ; comme

elle, il se releva au xv^e et au xvi^e siècle et, quoique les derniers Valois lui aient souvent préféré les bords de la Loire, il s'embellit de quelques-uns de ses plus beaux palais, le Louvre et les Tuileries ; Charles Quint déclarait, dans son voyage à travers la France, qu'Orléans était la plus belle ville qu'il eut vue, parce que Paris était, à ses yeux, plus qu'une ville, c'était « Tout un Monde ». Comme la France aussi, Paris souffrit cruellement des guerres de religion (1) et répara ses ruines sous le règne bienfaisant de Henri IV. Un mémoire de l'année 1637 lui attribue une population de 412.000 à 415.000 habitants, y compris les faubourgs (2) ; il paraît y en avoir eu 540.000 en 1675 (3) et près de 600.000 à la veille de la Révolution de 1789 (4).

(1) En 1596, le recensement des 16 quartiers, fait par la Ligue, accuse 14.000 maisons et 230.000 habitants : la superficie était d'environ 600 hectares : ce qui donne environ 16 habitants par maison et 383 habitants par hectare ; mais on ne saurait regarder ces chiffres comme ayant une grande précision.

(2) V. dans la collection des documents inédits, le *Mémoire sur la généralité de Paris*, édité par M. de Boislille, p. 656.

(3) L'enceinte de Paris, qui n'était que de 568 hectares vers la fin du règne de Henri IV, avait été agrandie sous Louis XIV et la superficie de la ville était alors de 1,104 hectares.

(4) Jusqu'en 1801, il ne paraît pas y avoir eu de recensement pour la ville de Paris, non plus que pour le reste de la France : il y a eu cependant des ordonnances de dénombrement. (Voir *Mémoire sur la généralité de Paris*, p. 421.) Un prétendu dénombrement des seize quartiers de Paris en 1684 ne fournit qu'un total tout à fait insuffisant, de 92,352 habitants. Messance (*Rech. sur la population*), par un calcul établi à l'aide des naissances *annuelles* (à raison de 30 habitants pour 1 naissance) lui assigne 509.640 vers 1719 et 576.630 vers 1763. Deparcieux *(Essai sur les probabilités de la durée de la vie humaine)* attribue, d'après les naissances, 800.000 habitants à Paris en 1746 : chiffre qui, malgré la grande solidité de l'ouvrage, paraît exagéré. En 1788, l'enceinte de Paris fut agrandie et le mur d'octroi bâti. La superficie fut alors de 1.331 hectares.

Les données statistiques de la partie de ce travail relatives à

Au recensement de 1801, on a compté 546.856 habitants à Paris : les agitations de la période révolutionnaire avaient dû en effet enlever à la capitale une partie de ses habitants (1). Mais, avec une administration fortement centralisée, Paris était devenu, plus qu'il n'avait jamais été dans le passé, le cœur de la France ; il fut aussi plus que jamais, l'atelier le plus actif de la petite industrie et il resta le foyer des études (2) ; puis, quand furent construits les chemins de fer, ayant leur tête de ligne à Paris et rayonnant de là jusqu'aux extrémités du territoire, il devint un des centres les plus considérables de la grande industrie et il prit plus d'importance comme comptoir du commerce et de la banque et comme rendez-vous de l'Europe et de l'Amérique.

De 1675 à 1788, dans l'espace de plus d'un siècle, la population de Paris paraît avoir augmenté de 11 p. 0/0 ; de 1801 à 1881, en moins d'un siècle, elle a augmenté de 313 p. 0/0 : d'un siècle à l'autre, il y a une progression considérable. Toutefois il faut remarquer que Paris a doublé d'étendue en 1860 et l'accroissement réel n'atteint probablement pas tout à fait 300 p. 0/0 (3). L'accroissement moyen annuel au XIX^e^ siècle dépasse 2 p. 0/0.

La comparaison d'ailleurs ne peut pas être faite avec une parfaite précision, parce que les anciens arrondissements.

Paris sont empruntées principalement aux cinq volumes de *Recherches statistiques sur la ville de Paris* publiés de 1825 à 1844, au *Bulletin récapitulatif de statistique municipale* (1865-1878), et à l'*Annuaire statistique de la ville de Paris* (5 vol., 1880 à 1884).

(1) Un état de population, dressé en 1794 à l'aide des registres qui servaient à la distribution des bons de pain, donne 647.000 habitants.

(2) Au XVI^e^ siècle, un ambassadeur vénitien (voir *Documents inédits sur l'histoire de France*) comptait déjà quinze à vingt mille étudiants à Paris.

(3) Il a été de 2.3 p. 0/0 pour la période 1872-1880. Celui de Lyon a été de 1.8 pendant la même période.

dans l'ensemble, n'ont pas augmenté; quelques-uns même ont diminué de population, par suite des percements de rues. Au commencement du siècle, les communes urbaines, qui sont devenues les arrondissements excentriques de Paris, étaient des campagnes peu peuplées.

Ce progrès de la population parisienne a été rapide, surtout dans les périodes de calme politique et de prospérité industrielle (périodes 1841-46, 1851-61, 1876-81). On ne constate jusqu'ici qu'un moment de recul : il a eu lieu sous l'influence de la Révolution de 1848 et de la crise commerciale qui l'a suivie. Les funestes événements de 1870 et de 1871 ont causé un temps d'arrêt. La crise qui sévit depuis quelques années a marqué son influence par une progression moins rapide au recensement de 1886 (1). (Voir les deux figures ci-jointes qui représentent : 1° l'accroissement total de la population de Paris ; 2° le taux d'accroissement de Paris comparé à celui de la France.)

Il y a eu dans l'intérieur de nombreux déplacements. Les percements de rues destinées à faciliter la circulation et la

(1) Il n'est pas sans intérêt de rapprocher l'accroissement de la population parisienne de celui de la population française d'un recensement à l'autre depuis que les recensements se font régulièrement tous les cinq ans :

	ACCROISSEMENT POUR 100	
	Paris	France
1831-36.........	+ 2.10	+ 0.67
1836-41.........	+ 1.54	+ 0.41
1841-46.........	+ 2.54	+ 0.68
1846-51.........	— 0.01 (dim.)	+ 0.27
1851-56.........	+ 2.30	+ 0.77
1856-61.........	+ 8.89	+ 0.08
1861-66.........	+ 1.52	+ 0.40
1866-72.........	+ 0.24	— 0.94 (dim.)
1872-76.........	+ 1.85	+ 0.55
1876-81.........	+ 2.82	+ 0.41
1881-86.........	+ 1.68	+ 0.56 (calculé sur la population de fait, la seule qui soit encore connue en décembre 1886).

construction d'édifices publics ont réduit la population de plusieurs arrondissements. Toute la partie centrale, Louvre, Bourse, Temple et Hôtel-de-Ville, a moins d'habitants en 1886 qu'en 1861 (1). La cherté des loyers a fait refluer vers la périphérie les ateliers et les ouvriers. Au nord, Batignolles-Monceaux (2), au sud Vaugirard (3) ont presque doublé ; il en est de même pour Passy, où le voisinage du bois de Boulogne, le bon air sur une hauteur, une situation favorable abritée des émanations de Paris que chasse le vent d'ouest, ont attiré une population riche (4). C'est surtout dans les arrondissements du nord que l'accroissement a été le plus considérable.

Hors de Paris un phénomène du même genre s'est produit. Autour de la périphérie, beaucoup de communes du département de la Seine ont gagné proportionnellement plus d'habitants que la capitale. En effet, entre les deux recensements de 1876 et de 1881, pendant que l'accroissement

(1) 370.394 habitants en 1861, 350.265 (population de droit) ou 849.798 (population de fait) en 1881, 316.742 (population de fait) en 1886. Le quartier du Palais-Royal, qui a le plus perdu, est tombé de 22.250 habitants à 14.136. On peut constater le même mouvement dans la période antérieure à l'agrandissement de Paris jusqu'aux fortifications. Ainsi, dans le IV[e] arrondissement (correspondant au I[er] arrondissement actuel) la population, qui avait atteint son maximum en 1836 (50.039 habitants), n'était plus que de 35.590 en 1856 ; il avait diminué de 24 p. 0/0 de 1817 à 1856, tandis que le VIII[e] arrondissement de cette période (Bastille, etc.) avait augmenté de 130 p. 0/0.

(2) 75.228 en 1861 et 153.519 en 1886. Le quartier de la plaine Monceaux qui a le plus gagné avait 7.781 habitants en 1861 et 27.367 en 1886.

(3) 36.041 en 1861 et 108.718 en 1886.

(4) 36.728 en 1861 et 75.140 en 1886. Le quartier de la Porte-Dauphine s'est élevé de 3.771 habitants en 1861 à 15.085 en 1886.

de Paris était de 14 p. 0/0 (1), celui de l'arrondissement de Sceaux s'élevait à 19 p. 0/0 et celui de l'arrondissement manufacturier et populeux de Saint-Denis à 28 p. 0/0. Ce dernier participe au mouvement général qui porte les ateliers et les ouvriers vers la partie septentrionale de Paris ; huit de ces communes ont vu dans cette période leur population augmenter de plus d'un tiers (2).

Le rayonnement de la population parisienne s'est fait sentir jusque dans Seine-et-Oise, moins cependant par le travail industriel que par la villégiature (3) : les communes de ce département sont déjà trop loin du centre pour convenir aux ouvriers parisiens. Les omnibus, les tramways, les chemins de fer ont facilité cette expansion et préparé

(1) Deux arrondissements, le II^e^ (Bourse) et le VII^e^ (Palais-Bourbon) ont diminué de 1876 à 1881 ; de 1881 à 1886, huit arrondissements (I^er^, II^e^, III^e^, IV^e^, V^e^, VI^e^, X^e^ et XI^e^) ont diminué, perdant en nombre rond 64.000 habitants, pendant que les autres en gagnaient 80.000. L'état languissant des affaires explique le grand nombre d'arrondissements en perte ; le mouvement général de la population explique pourquoi les pertes ont eu lieu surtout dans le centre. Un quartier de la périphérie, Clignancourt (XVIII^e^ arrondissement), a gagné 12.000 habitants.

(2) Aubervilliers, Bagnolet, Colombes, Drancy, Epinay, Gennevilliers, le Pré-Saint-Gervais, Saint-Ouen et Colombes ; pour ces deux dernières, l'augmentation a été de 56 p. 0/0. Dans l'arrondissement de Sceaux, il n'y a que 3 communes (Montreuil, Vanves et Villemomble) dont la population ait augmenté de plus du tiers. Les communes purement rurales sont restées stationnaires ou même ont diminué (comme Orly, Rosny, etc.). (Voir la carte de l'accroissement de la population de la Seine publiée par M. Durand-Claye en 1882.)

(3) Ainsi, parmi les communes de Seine-et-Oise qui ont le plus augmenté sont la Celle-Saint-Cloud et Louveciennes (48 p. 0/0). Le canton de Gonesse, qui occupe une plaine tout agricole, est resté stationnaire ; deux communes avaient même moins d'habitants en 1881 qu'en 1876.

ainsi une zone nouvelle à l'agglomération parisienne (1). On pourrait comparer ce mode de formation à celui des couches concentriques d'un arbre qui grossit et dont le cœur reste plus dense que l'aubier. C'est le perfectionnement des voies de communication qui a étendu au loin les racines par lesquelles la ville puise sa sève et c'est ce même perfectionnement qui, en reportant la sève vers la circonférence, permet à l'agglomération de se dilater.

Les deux tableaux ci-joints (p. 30 et 34), qui résument les faits relatifs à Paris, font connaître la population comparée par arrondissements et quartiers et la population de Paris et sa densité depuis la seconde moitié du XVII[e] siècle (2).

(1) Les chiffres suivants donnent une idée de la circulation dans Paris :

SERVICE DE LA COMPAGNIE DES OMNIBUS :

	MAXIMUM DES VOITURES en service dans l'année.	MAXIMUM DES CHEVAUX en service dans l'année.	VOYAGEURS TRANSPORTÉS (sans compter ceux des voies ferrées de Vincennes, Sèvres, Boulogne).
1855	435	4.389	40.000.000
1865	732	8.232	104.579.750
1875	736	9.755	119.805.849
1883	921	13.673	194.739.667

Les voies ferrées de Vincennes, Boulogne, Sèvres ont transporté en 1883, 12.446.000 voyageurs. Il y avait, en outre 102 voitures des tramways-nord et 140 des tramways-sud et 8.674 voitures de place ou de remise. Les omnibus et tramways ont parcouru, en 1883, 30.297.000 kilomètres.

Le nombre total des voyageurs transportés (correspondances comprises) par les omnibus, les tramways, les bateaux-omnibus, les chemins de fer de Ceinture, s'est élevé à 240 millions en 1880, 247 en 1881, 287 en 1882, 300 en 1883, 303 en 1884 (ce qui fait une moyenne d'environ 137 voyages par habitant de Paris), et à 289 seulement en 1885.

(2) Les évaluations antérieures au XIX[e] siècle sur le tableau (voir p. 34) sont très contestables.

SUPERFICIE, POPULATION, ACCROISSEMENT ET DENSITÉ DE PARIS

PAR ARRONDISSEMENTS ET PAR QUARTIERS EN 1861, EN DÉCEMBRE 1881 ET EN MAI 1886

(Données fournies par la statistique municipale de la ville de Paris.)

Nº	ARRONDISSEMENTS et quartiers	Nº	SUPERFICIE exprimée en hectares	POPULATION en 1861	POPULATION en 1881 (18 déc.) Pop. domiciliée ou pop. de fait.	POPULATION en 1881 (18 déc.) Pop. de fait ou pop. présente au 18 déc. 1881	POPULATION de fait en 1886 (30 mai) résultats provisoires	Accroissement ou diminution pour 100 de 1861 à 1886	DENSITÉ Nombre d'habitants par hectare en 1861	DENSITÉ en 1881 P. de fait	DENSITÉ en 1886 P. de fait
	St-Germain-l'Auxer.	1	93.55	10947	9690	9891	9259	84.5	117	106	99
	Halles	2	41 00	42292	35366	36203	31763	75.1	1032	883	775
	Palais-Royal	3	28.45	22250	14935	15366	14136	63.5	782	540	495
	Place-Vendôme	4	27 00	14030	13566	13930	13544	96.5	520	516	502
1	**Louvre**		**190 00**	**89519**	**73557**	**75390**	**68702**	74.5	471	397	361
	Gaillon	5	19.20	11765	9385	9579	8690	73.8	613	499	453
	Vivienne	6	23.30	14639	13534	13479	12011	82.6	628	579	515
	Mail	7	27 00	22757	21238	20716	17748	77.9	843	767	657
	Bonne-Nouvelle	8	28 00	32448	33285	32620	28708	88.1	1159	1165	1025
2	**Bourse**		**97.50**	**81609**	**77442**	**76394**	**67157**	82.2	837	784	689
	Arts-et-Métiers	9	30.65	31870	27532	27116	24161	75.8	1040	885	788
	Enfants-Rouges	10	27 85	22135	22399	21938	19901	80.8	795	788	715
	Archives	11	36 00	21686	22411	21972	20120	91.1	602	610	559
	Sainte-Avoie	12	21.50	23425	23664	23228	20880	89.1	1090	1080	971
3	**Temple**		**116 00**	**99116**	**96006**	**94254**	**85062**	85.8	854	813	733

	Saint-Merry.........	13	32.00	26747	26301	26643	24539	91.7	836	833	767
	Saint-Gervais.......	14	40.85	43613	44111	44756	40261	93	1068	1096	985
	Arsenal.............	15	48.15	16992	18460	18122	17836	104.9	353	376	370
	Notre-Dame..........	16	35 50	21168	14388	14239	13185	62.1	596	401	371
4	**Hôtel-de-Ville**....		**156.50**	**108520**	**103260**	**103760**	**95821**	88.2	693	663	612
	Saint-Victor.........	17	59.70	27837	27215	26907	25905	93	466	451	434
	Jardin-des-Plantes. .	18	80.00	19049	23182	23182	24920	133.9	238	290	312
	Val-de-Grâce	19	67.00	25993	31147	31147	31744	122.1	388	465	474
	Sorbonne...........	20	42 30	34875	34131	33208	30780	88.2	824	785	728
5	**Panthéon**.........		**249.00**	**107754**	**115665**	**114444**	**113349**	104.1	433	460	455
	Monnaie.............	21	28.80	21198	18899	18723	17896	74.4	736	650	621
	Odéon...............	22	70 20	21595	22499	22174	20705	95.8	308	316	295
	N.-D.-des-Champs ...	23	84.40	34518	40481	40046	40887	118.3	409	474	484
	St-Germain-des-Prés.	24	27.60	18620	19091	16792	15482	83.1	675	608	561
6	**Luxembourg**.....		**211.00**	**95931**	**98970**	**97735**	**94970**	99 1	455	463	450
	St-Thomas-d'Aquin..	25	78.00	26796	25744	24529	25974	96.9	344	314	333
	Invalides	26	107.00	15098	12647	12156	14013	92.8	141	114	131
	Ecole-Militaire......	27	82.00	11860	17251	17464	17336	146.1	145	213	211
	Gros-Caillou.........	28	136.00	19211	29264	29181	29905	156.1	141	215	220
7	**Palais-Bourbon** .		**403.00**	**72965**	**85406**	**83327**	**87228**	119 5	181	207	216
	Champs-Elysées.....	29	111.60	7179	8074	8281	11964	166.6	64	74	107
	Faubourg-du-Roule..	30	75.60	16602	20199	18828	22441	135 1	220	249	297
	Madeleine........	31	79.00	28253	27035	27118	25491	90.2	358	343	323
	Europe.....	32	114.80	17780	36654	34777	35603	199 9	155	303	310
8	**Élysée**.		**381.00**	**69814**	**91962**	**89004**	**95499**	136.7	183	234	257
	Saint-Georges... ...	33	71.20	33447	37401	36564	33898	101.3	470	514	576
	Chaussée-d'Antin....	34	55.30	25110	23884	24126	20880	82.1	454	436	378
	Faubourg Montmartre	35	42.05	25990	26122	26344	21837	84	618	627	520
	Rochechouart.	36	44 45	22779	36930	35862	34103	154.1	512	807	767
9	**Opéra**...........		**213.00**	**107326**	**124337**	**122896**	**110722**	103.1	504	577	520

SUPERFICIE, POPULATION, ACCROISSEMENT & DENSITÉ DE PARIS en 1861, en décembre 1881 et en mai 1886 (*Suite*)

Nº	ARRONDISSEMENTS et quartiers	Nº	SUPERFICIE exprimée en hectares	POPULATION en 1861	POPULATION en 1881 (18 déc.) Pop. domiciliée ou pop. de fait.	POPULATION en 1881 (18 déc.) Pop. de fait ou pop. présente au 18 déc. 1881	POPULATION de fait en 1886 (30 mai) résultats provisoires	Accroissement ou diminution pour 100 de 1861 à 1886	DENSITÉ Nombre d'habitants par hectare en 1861	DENSITÉ en 1881 P. de fait	DENSITÉ en 1886 P. de fait
	St-Vincent-de-Paul ..	37	90.40	22093	40404	39754	38588	174.6	244	440	427
	Porte-Saint-Denis....	38	47.20	29986	33060	32275	27968	93.2	635	684	593
	Porte-Saint-Martin...	39	58.20	33073	44992	44396	38105	115.2	568	762	655
	Hôpital-Saint-Louis..	40	90.20	28419	44215	44215	40681	143.1	315	481	451
10	**Enclos-S-Laurent**		**286.00**	**113571**	**162671**	**159809**	**145342**	127.9	397	559	508
	Folie-Méricourt.....	41	70.15	36952	56084	55319	51271	141.4	527	789	731
	Saint-Ambroise......	42	81.75	25931	47025	45707	43082	166.1	317	559	527
	Roquette...........	43	117.20	39677	70472	69502	66578	167.7	339	593	468
	Sainte-Marguerite..	44	91.90	23158	39547	38718	41239	177.9	252	421	449
11	**Popincourt......**		**361 00**	**125718**	**213128**	**209246**	**202170**	160.7	348	580	560
	Bel-Air............	45	99.00	4007	7442	7262	8961	218.5	40	73	90
	Picpus.............	46	183.50	19338	37148	36836	41751	215.9	105	201	228
	Bercy..............	47	165.50	12794	10657	10285	9881	77.2	77	62	60
	Quinze-Vingts......	48	120.00	29609	48221	48052	45320	153	247	400	378
12	**Reuilly..........**		**568.00**	**65748**	**103468**	**102435**	**105913**	161	116	180	186
	Salpêtrière.........	49	116.90	15245	18281	18143	22077	144.1	130	155	189
	Gare...............	50	262 20	13542	32877	32788	35109	266.6	52	125	134
	Maison-Blanche.....	51	173.80	18342	29991	29865	82343	176.3	106	172	186
	Croulebarbe........	52	72.10	9669	10586	10519	12705	131.4	134	146	176
13	**Gobelins.........**		**625 00**	**56798**	**91735**	**91315**	**102234**	179.9	91	146	163
	Montparnasse.......	53	109.00	15408	25548	25553	25100	162.2	141	234	230
	Santé	54	102.15	4525	6975	6980	8655	191.2	44	68	85
	Petit-Montrouge.....	55	105.40	11293	20219	19521	21978	194.9	107	185	208
	Plaisance..........	56	147.45	21368	39581	39659	43997	205.6	145	269	298
14	**Observatoire ..**		**464 00**	**52594**	**92323**	**91713**	**99730**	189 6	113	198	215

	Saint-Lambert.......	57	239.00	12867	24030	23648	25707	199.8	54	99	108
	Necker............	58	154.00	20221	34401	34045	35585	121.7	131	221	231
	Grenelle....	59	150.00	16064	30524	29843	31672	197.1	107	199	211
	Javel...	60	178.00	6889	13232	13143	15734	228.6	39	74	89
15	**Vaugirard.......**		**721.00**	**56041**	**102187**	**100679**	**108718**	193.9	78	140	151
	Auteuil..	61	249.00	6545	12514	12406	16108	246	26	50	65
	Muette............	62	167.35	12818	19226	18982	20323	158.5	77	113	121
	Porte-Dauphine......	63	144.45	3771	10408	9051	15085	400	26	63	104
	Bassins............	64	148.20	13594	20728	20263	23624	173 9	92	137	159
16	**Passy............**		**709.00**	**36728**	**62876**	**60702**	**75140**	204 6	52	86	106
	Ternes......... ...	65	109.65	16859	29943	29538	32960	195.5	154	269	301
	Plaine-Monceaux....	66	121.45	7781	22414	22225	27367	338.8	64	183	225
	Batignolles.........	67	111.60	33163	51908	51643	49873	150.3	297	463	447
	Épinettes..........	68	102.30	17425	40085	39781	43313	249.1	170	389	423
17	**Batignolles-Monc**		**445.00**	**75228**	**144350**	**143187**	**153519**	204	169	322	345
	Grandes-Carrières....	69	167.35	24738	43461	43219	45399	183.4	148	258	235
	Clignancourt........	70	148.45	38846	72324	71079	83003	208.5	262	479	562
	Goutte-d'Or.........	71	95.00	30653	42025	41255	42884	139.8	323	434	451
	Chapelle...........	72	108.20	12119	23944	23283	22009	181.6	112	215	203
18	**Butte-Montmart.**		**519.00**	**106356**	**181754**	**178836**	**193295**	181.6	205	345	372
	Villette............	73	125.30	30486	50432	49522	48218	157.9	243	395	385
	Pont-de-Flandre.....	74	170.60	5654	11276	11114	12087	213.7	33	65	71
	Amérique......... .	75	143.70	11716	18805	18738	19790	168.8	82	130	138
	Combat............	76	126.40	28589	38718	38511	38527	134.7	226	305	304
19	**Buttes-Chaumont**		**566.00**	**76445**	**119231**	**117885**	**118622**	246.7	135	208	210
	Belleville..........	77	82.10	28574	48206	47639	46945	164.6	348	580	572
	Saint-Fargeau.......	78	115.60	3683	10472	9617	10224	377.5	32	83	88
	Père-Lachaise.......	79	162.20	23585	38723	38676	40461	171.5	145	238	210
	Charonne..........	80	161.10	14218	31284	30985	35257	248.1	88	192	219
20	**Ménilmontant....**		**521.00**	**70060**	**128685**	**126917**	**132887**	189.6	134	244	255
	Totaux.....		**7802.00**	**1667841**	**2269023**	**2239928**	**2256080**	135.2	214	287	289

POPULATION DE PARIS DEPUIS 1675

(*d'après les consommations de Paris, par A. Husson, et les données de la Statistique municipale*)

ANNÉES.	SUPERFICIE exprimée en hectares.	POPULATION exprimée en milliers d'habitants.	ACCROISSEMENT moyen annuel de la popul. d'un recensement à l'autre par 10,000 habit.	DENSITÉ. Nombre d'habitants au kil. carré.
1675	1104 (1)	540 (1)	»	48913
1748	1337	553 (1)	»	41361
1788	3370 (2)	599 (1)	— 65.9	17774
1801	»	547.7	+ 129.6	16252
1811	»	622.6	+ 227.7 (6)	18487
1817	3438	713.9	+ 68.5	20765
1831	»	785.8	+ 199.8	22856
1836	»	868.4	+ 148.8	25259
1841	»	935.2	+ 238.9 (7)	27202
1846	»	1053.9	— 1.3	30654
1851	»	1053.2	+ 217.5	30634
1856	»	1174.3	+ 727.8 (8)	34156
1861	7802	1696.7	+ 146.0	21747
1866	»	1825.2	+ 24.0	23394
1872	»	1851.8	+ 178.4	23733
1876	»	1988.8	+ 237.6	25490
1881	»	2269 (3) 2240 (4)	+ 158.2	29082 28711 (9)
1886	»	2256 (5)		28916 (10)

(1) L'*Annuaire statistique de la ville de Paris* (1880, p. 133) donne des évaluations quelque peu différentes pour le XVIII^e siècle, entre autres l'évaluation de Vauban, d'après un dénombrement de 1694, qui aurait donné 720.000 habitants, chiffre que nous n'avons pas donné dans le tableau, quoi qu'il se rapproche du nombre (800.000) donné en 1746 par Deparcieux, parce qu'il ne paraît pas être en concordance avec la série et celles de Necker pour 1784 (620.000 hab.). Il donne, d'après les *Recherches statistiques de la ville de Paris*, des nombres pour les recensements de 1801, de 1831 et de 1836, que nous avons adoptés et qui diffèrent de ceux qui se trouvent dans la *Statistique générale de la France, Territoire et Population*, t. I, p. 277. Ainsi, pour 1836, la Statistique générale donne 909.126 (nombre qui comprend, outre la population présente, les absents qui avaient leur domicile légal à Paris) et la Statistique municipale 868.438 (population de fait). Il est singulier qu'on n'ait pas, pour une date si récente, un nombre officiel et uniforme. Nous avons, à peu d'exceptions près, adopté les données de la Ville de Paris.

(2) La superficie de Paris a été portée, dans le cours de cette année, à 3.370 hectares. Les superficies de Paris, jusqu'en 1788, ont été mesurées par Verniquet.

(3) Population de droit.

(4) La population de fait était de 2.239.928 habitants.

(5) Résultats provisoires du recensement de la population de fait en mai 1886.

(6) Le premier recensement de Paris fait par bulletins nominatifs est celui de 1817; il est vraisemblable que l'accroissement se trouve exagéré, par suite du dénombrement plus complet fait à cette époque.

(7) Le recensement de 1841 ayant été notoirement défectueux, il est possible que ce rapport se trouve exagéré.

(8) Conséquence de l'agrandissement de Paris.

(9) Densité calculée sur la population de droit.

(10) Densité calculée sur la population de fait.

LA DENSITÉ COMPARÉE DE PARIS ET DE LONDRES

Les agglomérations urbaines ont toujours une densité exceptionnellement considérable. Le sol des grandes villes n'y est pas utilisé pour la nourriture des habitants, sinon par exception et en vue de la production de légumes, de fruits ou de lait ; il ne sert qu'à les loger et, comme il est insuffisant même pour cet objet, la population s'entasse par couches superposées dans les étages des maisons. Paris renferme 29.000 habitants par kilomètre carré, tandis que la France n'en a que 72.

Cependant, si l'on prend la capitale comme type des villes qui, autrefois enveloppées de murailles, se sont plus largement aérées dans notre siècle pour satisfaire aux exigences de la vie moderne, on constate que la densité des grandes cités ne tend pas en général à augmenter. Ce même Paris qui a 29.000 habitants par kilomètre carré, soit 290 par hectare, en avait 489 par hectare au XVII^{e} siècle et 340 en 1856 avant l'annexion de la banlieue et les grands travaux de l'édilité impériale (1).

Paris, d'ailleurs, comparé aux autres grandes villes de l'Europe est une de celles où la population paraît le plus pressée, si l'on en juge par la superficie totale comparée à la population (2).

(1) L'arrondissement le plus dense, le Temple, avait 813 habitants par hectare en 1881 et 856 en 1861 ; le quartier le plus dense, Bonne-Nouvelle (arrondissement de la Bourse) est resté à peu près stationnaire (1.159 habitants par hectare en 1861 et 1.165 en 1881).

(2) *Voir la note à la page suivante.*

Cependant, Paris n'est pas à beaucoup près la ville où les habitants soient le plus empilés les uns au-dessus ou les uns à côté des autres dans leurs demeures, car Paris a beaucoup de larges boulevards, de squares; la superficie bâtie n'y était que de 5.719 hectares (1) en 1881, et la densité de 392 habitants par hectare de terrain bâti, pendant qu'elle atteint 637 à Vienne, 657 à Berlin, 530 à Venise qui en avait plus

Note 2 de la page précédente.

	SUPERFICIE en hectares	POPULATION par milliers d'hab.	HABITANTS par hectare
Paris (1881)	7.802	2.269	291
Lyon (1881)	4.319	376	87
Milan (1881)	2 176	321	148
Turin (»)	1.660	252	152
Gênes (»)	3.175	179	56
Florence (»)	4 226	169	40
Venise (»)	551	132	241
Londres (1881)	30.486	3.893	128
Liverpool (1885)	»	579	288
Manchester (1885)	»	337	203
Berlin (1882)	6.310	1.192	189
Hambourg (1878)	6.345	426	67
Munich (1882)	1.800	240	133
Dresde (1880)	2 890	220	76
Vienne (1880)	5.540	724	131
Budapest (1882)	2.575	384	150

(1) A Paris, sur une superficie totale de 7.802 hectares, les rues, chaussées et boulevards occupaient en 1881, une surface de 848 hectares; la surface non bâtie n'est portée (*Annuaire statistique de la ville de Paris*, année 1883) qu'à 1.573 hectares.

Le nombre des propriétés bâties, d'après la révision cadastrale de 1876, était de 74.740. Les constructions nouvelles ont porté ce nombre, au 31 décembre 1881, à 77.014, soit 29 habitants par maison (d'après le recensement de la population présente en décembre 1881).

Au 31 décembre 1883, le nombre des propriétés bâties était de 79.812, comprenant 1.102.032 locaux, dont 346.051 consacrés à l'industrie et au

encore au temps de sa prospérité, 933 à Gênes, étroitement serrée entre les montagnes et la mer (1). En général, les populations urbaines s'entassaient davantage dans les siècles passés où la plupart des villes étaient comprimées dans une enceinte fortifiée et où les rues, percées pour la circulation des piétons plutôt que des voitures, rares alors, étaient étroites.

La densité varie d'ailleurs suivant les quartiers. Elle est en général plus grande dans le centre commercial que dans les parties excentriques. A Paris, par exemple, elle s'élève à 800 habitants environ en moyenne, par hectare, dans les

commerce et 755 981 à l'habitation (soit environ 3 personnes en moyenne par logement). Sur les logements consacrés à l'habitation ;

585.902 étaient loués moins de 500 fr.,

124.454 de 500 à 1.500 fr. ;

43.180 de 1.500 à 10.000 fr. ;

2.425 plus de 10.000 fr.

16.519 logements d'une valeur de plus de 500 fr. étaient vacants au 15 janvier 1884, c'est-à-dire à peu près un dixième.

(1) Densité de la population relativement aux espaces construits.

	SUPERFICIE bâtie en hectares	HABITANTS par hectare
Paris	5.719	392
Milan	458	645
Turin.	782	294
Gênes.	148	933
Florence.	376	356
Venise.	244	530
Berlin.	1.814	657
Hambourg.	1.620	263
Dresde	858	257
Vienne	1.137	637

arrondissements de la Bourse et du Temple (1) ; elle dépasse même 1,000 dans les trois quartiers de Bonne-Nouvelle, de Sainte-Avoie, et de Saint-Gervais ; d'autre part, elle n'est guère que de 200 en moyenne dans les arrondissements de la périphérie : le prix du terrain est presque partout en proportion de l'affluence de la population (2). Cependant il est relativement cher dans l'arrondissement de Passy qui est celui dont la densité est la moindre (86 habitants par hectare en 1881), mais qu'habite une population aisée. (Voir la carte de la densité de la population de Paris par quartiers.)

Il en est de même à Londres, quoiqu'en général la densité y soit inférieure à celle de Paris. Les districts du centre, entre Bethnal green et Regents park, avaient en moyenne, en 1881, 500 habitants par hectare (3), tandis que Kensington en avait environ 200 et qu'au sud-est, Levisham n'en comptait guère que 13. Comme à Paris, c'est à la périphérie que s'est principalement fixée la population nouvelle ; tous les districts du centre, de Stepney à Kensington, ont même perdu des habitants entre le recensement de 1871 et celui de 1881 et les parties les plus excentriques, comme East Ham, West ham, Acton, qui sont même situés

(1) Ce sont aussi les arrondissements qui ont le plus de maisons par hectares ; en 1872, ils en comptaient 22.9 et 18.2 par hectare, tandis que les XIV^e, XV^e, VII^e, XII^e et XIII^e arrondissements en avaient moins de 6 (5.8 dans le XIV^e et 4.7 dans le XIII^e).

(2) Les *Annali di Statistica* (3^e série, vol. 3, p. 9) assignent aux terrains une valeur de 1.801 fr. le mètre carré pour le centre commercial et de 33 fr. pour la périphérie en 1881. La différence paraît moins sensible à Berlin (375 à 625 fr. au centre, 54 à 100 fr. à la périphérie), à Vienne, (830 à 1.400 fr. au centre et 25 à 38 fr. à la périphérie). A Lyon (1882) le mètre carré était estimé à 650 fr. au centre, à 150 fr. à la périphérie.

(3) Et même 600 dans Holborn et City road.

en dehors de la division administrative de Londres, sont au nombre de celles qui en ont le plus gagné (1).

C'est qu'à Londres, comme à Paris (2), la municipalité s'est appliquée à dégager le centre dans l'intérêt de la circulation et de la salubrité et que le progrès des moyens de transport, en rapprochant les distances ou du moins le temps nécessaire pour les parcourir, a permis aux habitants de chercher au loin un domicile moins coûteux et plus agréable.

LES GRANDES VILLES DE L'ÉTRANGER ET LEUR ACCROISSEMENT COMPARÉ AU XIX^e SIÈCLE

La France n'est pas le seul pays où la formation des grandes cités ait été déterminée par la configuration du sol et où leur développement soit dû à des circonstances politiques. Les mêmes lois agissent partout : nous allons le démontrer par des exemples.

Les trois villes les plus peuplées de la Grande-Bretagne, essentiellement vouée au commerce maritime, sont trois ports situés, comme Bordeaux, sur des estuaires où le flot de marée se fait sentir : Londres, Liverpool et Glasgow. Le port de Londres, qui regarde l'Europe, a eu le premier un commerce considérable et a été, avant même l'invasion

(1) Voici une figure, empruntée au mémoire de M. Price Williams sur la population de Londres 1801-1881 (*Journal of statistical soc. of London*, sept. 1885) qui montre la marche inverse de la population dans la cité et dans un quartier excentrique.

(2) Comme à Genève (V. *Annales de dém. internationale,* 403) et dans beaucoup d'autres grandes villes.

des Normands (1) ; la capitale de l'Angleterre (2) ; les deux autres n'ont grandi que plus tard, bien après la découverte de l'Amérique, et en face de laquelle elles sont, pour ainsi dire, placées à l'époque de la multiplication des fabriques (3). La croissance la plus étonnante a été celle de Bradford qui, en 1811, avait 7.767 habitants, c'est-à-dire moins que Roubaix, et qui, en 1881, en a compté 183.032.

Les dix villes les plus peuplées aujourd'hui de l'Angleterre (Londres non compris) sont des ports (au nombre de 4) ou des centres manufacturiers (au nombre de 6). Elles comptaient, en nombre rond, 550.000 habitants en 1801 et 3 millions en 1881 ; elles ont presque sextuplé depuis le commencement du siècle, tandis qu'en France les villes de plus de 100.000 habitants (Paris non compris) augmentaient seule-

(1) Depuis les premières années du IX^e^ siècle.

(2) Voici, depuis le commencement du siècle, l'accroissement de Londres :

	POPULATION par milliers d'habitants.	ACCROISSEMENT GÉOMÉTRIQUE moyen annuel p. 0/0 d'une période à l'autre.
1801	958	»
1811	1138	1.8
1821	1378	2.1
1831	1654	2.0
1841	1948	1.7
1851	2362	2.1
1861	2803	1.8
1871	3254	1.6
1881	3816	1.7
	Moyenne	1.8

Accroissement total depuis 1801 : 298 0/0.

(3) Liverpool avait 5.000 habitants à la fin du XVII^e^ siècle, 82.000 en 1801, 552,508 en 1881 : l'accroissement depuis 1801 a été de 576 p. 0/0. Glasgow avait environ 60.000 habitants en 1801, 110.000 en 1811 et 674.095 en 1881 : l'accroissement depuis 1801 a été de 1.023 p. 0/0. Birmingham n'a augmenté que de 567 p. 0/0, tandis que Leeds a augmenté de 1831 p. 0/0.

ment de 169 p. 0/0 (1). Leur accroissement a été plus rapide que celui des villes de France, de même que leur population était plus considérable. En 1801, Londres était la seule ville d'Angleterre dont la population dépassât le chiffre de 100.000 habitants ; en 1881, 20 villes d'Angleterre (Londres non compris) dépassaient ce chiffre et, si l'on calcule le rapport pour 18 de ces villes (2) en 1811 et en 1881, on trouve un accroissement de 463 p. 0/0 et qui dépasserait vraisemblablement 500 p. 0/0 si nous avions eu les éléments du calcul pour l'année 1801 (3) ; il est de 314 pour les

(1) Voir plus haut : 609.000 habitants en 1801 et 1.735.000 en 1881.

(2) Manchester et Salford étant comptées pour 2 villes.

(3) Ces éléments nous manquent : ceux que nous avons donnés dans le tableau ci-joint ne concordent pas, en 1801, avec ceux de 1811 et paraissent appartenir à des circonscriptions territoriales différentes. La population de Londres, même en 1811, n'est pas la même dans tous les documents.

Population des villes (20 villes, en comptant Manchester et Salford séparément) de plus de 100.000 habitants en Angleterre, en 1881. (Population par milliers d'habitants) :

	1801	1811	1881
Liverpool	54	94	522
Manchester (avec Salford).	70	98	518
Birmingham	60	»	401
Leeds.	16	62	309
Sheffield.	45	36	284
Newcastle (avec Gateshead).	40	27	211
Bristol.	95	76	206
Nottingham	»	34	187
Bradford	»	8	183
Kingston-Upon-Hull . . .	»	27	154
Stoke-Upon-Treut.	»	»	152
West-Ham.	»	»	129
Portsmouth.	»	40	128
Leicester.	»	23	122
Sunderland.	»	12	116
Old-Ham	»	»	111
Brighton.	»	12	108
Bolton.	»	24	105
Blackburn	»	15	104
Total.	»	588	4050

(Voir page suivante.)

4 villes d'Écosse et de 146 seulement depuis 1821 pour les 2 villes d'Irlande ; dans le dernier pays, pendant que Belfast s'enrichissait par l'industrie et sextuplait sa population en soixante ans, Dublin, privé de son Parlement au commencement du siècle, n'avait qu'une médiocre croissance (82 p. 0/0) (1).

Sur le continent européen, Bruxelles doit sa grandeur à l'histoire plus qu'à la topographie ; mais Anvers, faisant face à Londres et occupant une position analogue à celle de cette grande cité, et Liège (2), baigné par la Meuse et reposant sur la houille, la doivent d'abord à la nature. Il en est de même pour Rotterdam, le débouché hollandais de la

(Suite de la note de la page précédente).

VILLES D'ÉCOSSE

	1801	1811	1881
Edimbourg.	85	103	228
Glasgow.	30	110	174 (avec faub.)
Dundee	»	29	140
Aberdeen	»	35	105
Total.	»	277	647

VILLES D'IRLANDE

	1821	1881
Dublin.	185	338
Belfast	37	208
Total.	222	546

(1) Manchester (avec Salford), qui était au commencement du siècle la seconde ville d'Angleterre, n'avait encore que 98.573 habitants en 1811, Le progrès depuis ce temps a été de 428 p. 0/0.

(2) Population des villes de Belgique (par milliers d'habitants) :

	1801	1880
Bruxelles (avec les faub.) .	66 (80, *Alm. de Gotha* de 1801)	407
Anvers	62 (30, *Ibid.*)	191
Gand	56 (40, *Ibid.*)	140
Liège	50 (ou 80 ?)	133
Total.	234	871

L'accroissement arithmétique des 4 villes belges a été de 272 p. 0/0 de 1801 à 1880 ; celui de Bruxelles a été de 516 p. 0/0.

Meuse ; on n'oserait pas trop dire qu'Amsterdam (1), œuvre du génie hollandais, doive beaucoup à la configuration de son sol et on ne le dirait certainement pas de La Haye, création charmante, mais factice comme Versailles (2).

Berlin est aussi une création de la politique. Quoique le sable sur lequel elle repose lui procure de bons légumes, l'emplacement ne paraissait prédestiné ni par la richesse du sol, ni par la navigabilité du cours d'eau, à porter une grande ville ; mais la modeste résidence des margraves de Brandebourg est devenue la capitale d'un puissant empire. Elle avait 55.000 habitants à l'époque où la Prusse venait d'être érigée en royaume et 826.000 lorsque l'Empire allemand a été fondé ; elle en a compté 1.315.000 en 1885. La population de Berlin a augmenté de 665 p. 0/0 depuis 1800 ; elle a décuplé en cent dix ans, et en vingt ans, de 1861 à 1880, la ville, agrandie, a doublé (3).

(1) L'accroissement d'Amsterdam, depuis 1801, est de 70 p. 0/0.

(2) Population des villes des Pays-Bas (par milliers d'habitants) :

	AMSTERDAM	ROTTERDAM	LA HAYE	TOTAL
1785 . . .	285	»	»	»
1801 . .	215	50	38	303
1814 . . .	180	»	»	»
1849-1850.	240	86	69	395
1871 . . .	»	119	92	»
1884 . . .	366	169	134	669

L'accroissement moyen, de 1801 à 1884, a été de 122 p. 0/0.

(3) Population de Berlin (par milliers d'habitants) :

1709......	55	1825......	220
1751......	116	1849......	423
1775......	136	1861......	547
1800......	172	1871......	968
1804......	182	1880......	1123
1810......	162	1885......	1315

Il faut remarquer que le territoire de la ville de Berlin a été agrandi en 1860, en 1878 et en 1881.

Hambourg jouit des avantages naturels des ports bâtis sur un estuaire et servant de débouché à un grand commerce; cette ville était déjà très florissante au temps de la Hanse. La fortune récente de l'Allemagne a contribué à accroître la fortune du principal marché de l'Empire qui renfermait 282.000 habitants en 1869 et 471.000 en 1885. Cologne, Magdebourg, Dresde (1), Strasbourg même (2) ont été d'abord des entrepôts de navigation fluviale ; Breslau, la seconde ville de la Prusse (3), est un centre agricole. Munich (4) est surtout une capitale politique qui est devenue ensuite une grande cité industrielle et artistique (5).

(1) Population de Dresde (par milliers d'habitants) :

1788......	53	1861......	128
1801......	60	1871......	177
1831......	62	1885......	246
1849......	94		

Accroissement depuis 1801 : 208 p. 0/0.

(2) Population de Strasbourg (par milliers d'habitants).

1801......	49	1861......	82
1831......	49	1885......	115

Accroissement : 250 p. 0/0.

(3) Population de Breslau (par milliers d'habitants) :

1801.....	60	1861......	138
1822......	78	1885......	293

Accroissement depuis 1801 : 396 p. 0/0.

(4) Population de Munich (par milliers d'habitants) :

1801......	40	1871......	169
1815......	53	1885......	260
1849......	96		

Accroissement depuis 1801 : 550 p. 0/0.

(5) Population des villes de l'Empire allemand de plus de 100.000 hab. (par milliers d'habitants) moins Berlin :

	1801	1885
Berlin	172	1315
Hambourg.........	100	471

(Voir page suivante).

Dans l'Autriche-Hongrie, Vienne et Budapest sont deux cités admirablement situées sur le Danube. L'une est adossée aux Alpes et regarde la plaine par laquelle s'avançaient autrefois les invasions de barbares ou de Turcs (1); l'autre a d'abord été une forteresse sur la colline de Bude et ne s'est librement développée dans la plaine de Pest que durant l'ère de la sécurité et, plus tard, de la liberté

(Suite de la note de la page précédente).

Breslau	60	299
Munich	40	260
Dresde	54 à 60	246
Elberfeld-Barmen	12	189
Leipzig	30	110
Cologne	39 (50 *Alm. de Got.*, 1801)	161
Kœnisberg.	50 à 60	151
Magdebourg (avec les faub.).	36	160
Francfort-sur-le-Mein. . .	40 à 48	155
Hanovre.	15 à 18	140
Stuttgart	18	126
Brême.	40	119
Dantzig	36 à 48	115
Strasbourg.	49	110
Nuremberg (avec les faub.).	30	115
	827	4242

L'accroissement pour toute la période de 1801 à 1881, en attribuant hypothétiquement à Elberfeld-Barmen 30.000 habitants, a été de 525 p. 0/0. — L'accroissement de ces 17 villes, dans l'intervalle des recensements de 1880 et de 1885 a été de 13 p. 0/0.

(1) Population de Vienne (par milliers d'habitants) :

1754......	175	1851......	431
1772......	192	1870......	615
1800......	231 (300, *Alm. de Gotha* de 1801)	1880......	704 (et 1103 avec les faub.)
1830......	317	1882......	724

Accroissement depuis 1800 : 214 p. 0/0.

politique (1). La population de Pest (sans Bude, qui a presque quadruplé) (2) a décuplé depuis le commencement du XIX[e] siècle, pendant que Vienne, avec ses faubourgs et malgré les beaux travaux d'édilité qui l'ont transformée, quintuplait à peine. Prague, au centre de la Bohême, et Trieste, le seul débouché maritime de l'Empire d'Autriche, ont dans leur situation naturelle la raison de leur grandeur (3).

Dans l'Europe orientale, Constantinople doit, depuis les Romains, sa grandeur à sa merveilleuse situation ; mais on n'a pas sur sa population de renseignements assez précis pour mesurer sa croissance ou sa décadence (4).

(1)

	Pest	Bude	Total
1780.........	49.6	23.6	43
1802.........	29.5	»	54
1810.........	»	24.9	»
1830.........	65.4	27.5	93
1851.	83.8	50 2	134
1870.........	200.4	7.0	270
		Budapest	
1876.........		295	
1880.........		352	
1882.........		384	

Accroissement depuis 1801 : environ 610 p. 0/0.

(2) Population de Bude et de vieux Bude. — Les chiffres donnés, pour la population de Budapest, par les *Annali di statistica* et par la *statistique internationale des villes* de M. Kôrösi ne concordent pas tout à fait.

(3) Population des villes de l'Autriche-Hongrie, moins les deux capitales (par milliers d'habitants) :

	1801	1880
Prague..........................	70	162
Trieste (avec faubourgs)..............	21 à 32	144
Lemberg..........................	38	109
	140	415

L'accroissement de 1801 à 1881, a été de 196 p. 0/0.

(4) Ainsi l'*Almanach de Gotha* de 1886 évalue à 895,000 la population

La Russie a aujourd'hui dix villes qui comptent plus de 100.000 habitants. C'est peu pour une population de 90 millions d'habitants ; mais la plus grande partie de cette population a encore une existence essentiellement rurale. Aussi cinq de ses grandes villes sont-elles surtout des centres de régions agricoles ; deux, Odessa et Riga, sont des ports, débouchés commerciaux sur la mer Noire et sur la Baltique (1) ; les trois autres sont des capitales : Varsovie (2), au centre de la Pologne, sur la Vistule qui conduit jusqu'au port de Dantzig, une des grandes villes prussiennes ; Moscou (3), au centre de la plaine moscovite, et Saint-Pétersbourg (4), au fond du golfe de Finlande. Dans une immense plaine, la moindre colline devient un accident de terrain remarquable, comme l'est un îlot dans l'Océan. Les Russes se sont serrés au pied de la colline que couronnait le Kremlin et Moscou est devenu, dès le moyen âge, un des plus importants marchés de l'Orient. Saint-Pétersbourg a été bâti, par la volonté de Pierre le Grand,

de Constantinople et M. Yachtchitch, chef de la statistique de la Serbie ne lui attribue que 340.000 âmes d'après le mouvement des naissances et des décès.

(1) La position de Riga et d'Odessa par rapport à Moscou peut être comparée à celle du Havre et de Marseille par rapport à Paris.

(2) Population de Varsovie (par milliers d'habitants) :

1801......	90 à 100	1882......	406
1850......	160 ?		

Accroissement depuis 1801 : 306 p. 0/0.

(3) Population de Moscou (par milliers d'habitants) :

1801 .	250 (ou 300)	1871......	611
1835......	300 ?	1882......	751
1850	373		

Accroissement depuis 1801 : 200 p. 0/0.

(4) Population de Saint-Pétersbourg (par milliers d'habitants) :

1801	400 (220, *Alm. de Gotha* de 1801)	1869.....	667
		1882......	929
1852......	532		

Accroissement probable depuis 1801 : 132 p. 0/0.

sur un marais ; mais le débouché que cette position donnait à la Russie sur les mers d'Europe et la puissance de centralisation dont est armée l'administration impériale en firent promptement une des plus belles villes de l'Europe (1).

Dans l'Europe orientale, il y a encore une capitale, Bucarest, dont la population a augmenté beaucoup, depuis que la Roumanie est un État indépendant, et qui compte aujourd'hui plus de 200.000 habitants.

Dans la péninsule Scandinave, Stockholm (2) doit en partie son rang de capitale à sa situation qui l'a fait surnommer la Venise du nord. Christiania (3), bien située aussi au fond de son fiord et sur les détroits de la Baltique, a aujourd'hui dix fois autant d'habitants qu'en 1801. Copenhague (4)

(1) Population des villes de la Russie de plus de 100.000 âmes, sans les trois capitales (par milliers d'habitants) :

	1801	1880
Odessa	»	217
Riga.	27 à 30	169
Kichinev	»	130
Kharkov	»	128
Kiev	»	127
Saratov.	»	109

(2) Population de Stockholm (par milliers d'habitants) :

1751.....	55	1870....	136
1800.....	75 (ou 80)	1848.....	205
1850.....	93		

Accroissement depuis 1801 : 272 p. 0/0.

(3) Population de Christiania (par milliers d'habitants) :

1801......	12	1875......	76 (et 94 avec les faub.)
1851......	47		
1870......	60	1884......	124 (avec les faubourgs).

Accroissement depuis 1801 : 1.033 p. 0/0.

(4) Population de Copenhague (par milliers d'habitants) :

1801.....	90 à 100	1880.....	234
1850.....	129		

Accroissement depuis 1801 : 134 p. 0/0.

qui, étant mieux situé encore sur le passage des navires, était une capitale quand Christiania n'était encore, pour ainsi dire, qu'une petite ville de province, a été contrarié dans son développement par la politique ; cette ville a cependant plus que doublé sa population depuis le commencement du siècle.

Dans la péninsule Ibérique, Madrid, placé par la volonté d'un souverain sur le sec plateau de Castille, est un défi à la nature : son accroissement, au XIX^e siècle, a été médiocre. Au contraire, Oporto, Lisbonne, à l'embouchure des fleuves, Barcelone, Valence, Malaga, sur la côte méditerranéenne, Séville même, sur le Guadalquivir, doivent leur grandeur à leur commerce, à la fertilité et à l'activité manufacturière des contrées dont elles sont les ports (1). Toutefois, il est à remarquer que le progrès des villes de cette péninsule a été peu considérable dans l'ensemble (environ 67 p. 0/0, sans compter Valence) au XIX^e siècle : il correspond jusqu'à un certain point au progrès économique.

L'Italie, qui a été le foyer principal de la civilisation européenne dans l'antiquité et au moyen âge, doit en grande

(1) Population des grandes villes de la péninsule Ibérique (par milliers d'habitants) :

	1801	1884
Madrid	300 (ou 154)	392
Barcelone	100 à 115	247
Valence	?	144
Séville	80	133
Malaga	38	113
		(1878)
Lisbonne	180 (ou 120)	243
Oporto	40	105
	»	1.377

L'accroissement de Barcelone, depuis 1801, a été de 147 p. 0/0, celui de Madrid, ville sur la population municipale de laquelle les auteurs ne sont pas d'accord, paraît avoir été de 30 p. 100 et celui de Lisbonne de 39 p. 0/0.

partie à son histoire ses grandes villes, comme sa forte densité. Elle possède neuf villes de plus de 100.000 habitants (population agglomérée) : c'est, proportionnellement à la population totale, plus que la plupart des autres États (1). Cependant, au XIX[e] siècle, l'Italie a été longtemps gênée dans son développement par la politique; aussi l'accroissement total, de 1801 à 1881, de ses neuf villes, n'a-t-il été que de 52 p. 0/0, soit moins de 0.7 p. 0/0 en moyenne par an; Venise, déchue de sa puissance et condamnée par la nature à n'être plus un grand port, a même moins d'habitants aujourd'hui qu'en 1801. Depuis que l'Italie est devenue un grand État, la progression est, en général, plus rapide; Rome, depuis 1871, est sous ce rapport l'égale de Paris (2).

On ne peut cependant pas dire que Rome soit dans une situation favorisée de la nature, quoiqu'elle soit arrosée par un fleuve; mais la politique romaine et l'Église en ont fait deux fois la reine du monde. Il en est de même pour

(1) Population des villes de l'Italie (par milliers d'habitants) :

	1801	1881
Naples	350 à 380	463
Milan	170 (ou 132)	295
Rome	150	273
Turin	76	230
Palerme	120	205
Gênes	80	138
Florence	70 (ou 80)	134
Venise	200 (ou 150)	129
Bologne	74	103
	1.290	1.970

Dans deux autres villes (Bologne et Catane) la population totale de la commune était (recensement de 1881) supérieure à 100.000 âmes ; mais la population agglomérée était au-dessous de 100.000. — L'accroissement de ces 9 villes a été, de 1801 à 1881, de 52 p. 0/0. Il atteint 302 p. 0/0 pour Turin.

(2) L'accroissement moyen, de 1871 à 1881, a été de 2.4 p. 0/0 pour Rome et de 2.3 pour Paris.

Venise, quoique la lagune, en protégeant son berceau, en nourrissant ses pêcheurs et en abritant ses navires, ait contribué à sa fortune et que sa position au fond de l'Adriatique, au débouché de la fertile vallée du Pô, à proximité des passages qui, par les Alpes du Trentin, conduisent au Brenner et en Allemagne, ou par le col de Tarvis en Hongrie, ait plus fait encore pour y concentrer un grand commerce maritime durant le moyen âge. Mais les villes de la vallée du Pô, Milan et Turin, la capitale de la Toscane, Florence, qu'encadre l'Apennin, les trois grands ports de la mer Tyrrhénienne, Gênes, qui commande du fond de son golfe les passages de l'Apennin, conduisant dans la vallée du Pô, Naples, sur sa ravissante baie, Palerme, la capitale de la Sicile, doivent beaucoup aux avantages de leur situation topographique.

L'Europe possède en tout (en 1885), 98 villes de plus de 100,000 habitants (population totale des communes) ; 20 sont les capitales des principaux États et ont dû, sauf quelques exceptions, à l'excellence de leur situation naturelle, l'honneur de devenir le siège d'un gouvernement ; 43 (dont 8 parmi les 20 capitales) sont des ports de mer. Ces chiffres mettent en évidence la triple influence de la topographie, de la politique et du commerce sur le développement des grandes villes.

Ce développement a été, en général, très rapide ; il l'a été beaucoup plus que celui de la population totale de l'Europe qui a doublé depuis 1801, et il l'a été probablement, en général et sauf quelques exceptions, beaucoup plus dans notre siècle que dans les siècles passés, parce que le progrès de la richesse et celui des moyens de communication ont été plus grands de nos jours qu'autrefois. Il a été inégal ; car il est, presque partout, moindre dans les péninsules de l'Europe méridionale dont la prépondérance en Europe remonte aux siècles passés que dans l'Europe centrale et occidentale que le génie de l'in-

dustrie moderne a plus complètement transformée. Il se manifeste surtout dans les grandes villes manufacturières : c'est pourquoi celles de la Grande-Bretagne sont dans les premiers rangs. Les capitales récentes, comme Budapest et Bruxelles, voire même comme Berlin, participent du même privilège.

Dans ce grand mouvement de concentration, Paris ne marche ni en tête ni en queue : Lyon et Marseille ont un rang très modeste et la France se tient, à cet égard, comme pour beaucoup d'autres phénomènes démographiques, dans une sorte de juste milieu. (Voir la figure ci-jointe.)

Si nous ne craignions pas d'allonger ce chapitre et de fatiguer le lecteur par un amas de preuves surabondantes, nous montrerions les mêmes causes produisant les mêmes effets dans les 125 villes situées en Afrique, en Asie, en Océanie et en Amérique, qui sont connues comme ayant plus de 100.000 habitants (1). Il en y a beaucoup plus dans la zone tempérée que dans la zone torride où l'énergie humaine est allanguie par le climat ; en outre, celles de la zone torride sont presque toutes soit des ports de mer soit des villes situées sur de hauts plateaux où l'altitude tempère les chaleurs tropicales. La ville la plus peuplée de cette dernière zone, Rio de Janeiro, se trouve à la limite même de cette zone et jouit du double avantage d'être un port sur une des plus belles rades du monde et la capitale d'un vaste empire civilisé par la race européenne. Dans la partie du monde qui

(1) Villes de plus de 100.000 habitants situées dans la zone :

	TEMPÉRÉE	TORRIDE
Afrique	4	1
Asie	76	11
Océanie	2	2
Amérique du nord	21	2
Amérique du sud	2	4
	105	20

compte, après l'Europe, le plus de grandes agglomérations, l'Asie, les villes de cette catégorie sont groupées presque toutes dans les deux contrées où la race humaine fourmille ; ces deux contrées sont l'Inde où les Anglais ont enregistré 22 villes dans leur recensement de 1881 et la Chine où les géographes portent, sans notion précise, 45 villes comme ayant plus de 100.000 habitants (1). Ces deux contrées réunies sont bien supérieures à l'Europe par la densité comme par le nombre total des habitants (2) ; il n'est pas étonnant que, quoique n'ayant pas au même degré la force de concentration dont est doué le génie économique des temps modernes, elles aient presque autant de grandes agglomérations que l'Europe ; elles en auraient davantage si elles avaient la même activité industrielle.

Aussi, aux États-Unis où cette activité est très intense, voit-on se produire le phénomène contraire. La population est proportionnellement plus concentrée que dans l'Europe centrale et orientale, quoique l'espace ne manque pas à la population et que la densité moyenne soit très faible.

Le mouvement de concentration s'y est même produit

(1) Les villes de l'Inde, Bombay excepté, n'ont pas augmenté, à beaucoup près, autant que les villes d'Europe ou d'Amérique : ainsi, Calcutta, qui, d'après l'*Almanach de Gotha* de 1801, avait 660.000 habitants, en a 766.000 avec les faubourgs, Madras 300.000 habitants en 1801 et 405.000 en 1881 ; malgré le génie britannique, le progrès de ces villes n'a pas été celui d'une civilisation en plein essor. On peut en dire autant de la capitale des Indes néerlandaises (100.000 habitants en 1801 et 97.000 en 1882) et du Caire (300.000 habitants en 1801 et 375.000 en 1882).

(2) L'Europe avait, en 1886, une population évaluée à 341 millions et une densité de 34 habitants par kilomètre carré (en comptant le Spitzberg dans la superficie). L'Inde avait, en 1881, 154 millions d'habitants et une densité de 71 habitants par kilomètre carré ; la population de la Chine proprement dite est évaluée à 350 millions et la densité à 87 habitants par kilomètre carré.

plus rapidement qu'en Europe ; ainsi, les villes, comptant 8,000 habitants au moins renfermaient 8.5 p. 0/0 de la population recensée en 1840 et 22.5 p. 0/0 en 1880 ; à la première date, ces villes renfermaient moins d'un million et demi d'habitants ; elles en avaient plus de 11 millions à la seconde (1). A cette dernière les États-Unis, dont la population était de 50 millions d'âmes, avaient 20 villes de plus de 100.000 habitants. La croissance de ces villes, comme celle de la civilisation et de la richesse, a été prodigieuse sur la terre américaine ; New York a augmenté de 2.900 p. 0/0 depuis le commencement du siècle, Philadelphie de 1.110 p. 0/0, et les deux villes qui, après celles-ci, dépassent aujourd'hui le chiffre de 500.000 habitants étaient à peine des hameaux en 1800 (1). Chicago, dont la charte d'incorporation date du 4 mars 1837, faisait son premier recensement au mois de juillet de la même année et enregistrait 4.170 habitants ; elle en a compté 503.185 au recensement de 1880.

Les Américains répètent volontiers qu'il n'y a pas dans l'histoire des villes d'autre exemple d'une croissance aussi ample en un demi-siècle. En effet, je n'en connais pas, et je crois qu'ils ont raison. Cependant, à l'autre extrémité du continent américain, on peut citer des villes qui, sans être comparables à Chicago, ont dû aussi un développement merveilleux à leur situation avantageuse. Ainsi, Buenos-Aires, qui, malgré les défauts de sa position, est le débouché

(1)	Villes ayant 8,000 habitants et plus		Population rurale		Total	
	Nombre d'habit.	Rapport	Nombre d'habit.	Rapport	Nombre d'habit.	Rapport
1840	1 453.000	8.5	15.616 000	91.5	17.069.000	100
1850	2 897.000	12.5	20.294 000	87.5	23.191.000	100
1860	5.072 000	16.1	26.371.000	83.9	31.443.000	100
1870	8.071.000	20.7	30 487.000	79.3	38 558.000	100
1880	11.318.000	22.5	38.837 000	77.5	50.155.000	100

maritime d'une plaine immense et d'un magnifique bassin fluvial, n'avait encore que 40.000 habitants en 1801, que 76.000 en 1852 et en comptait 186.000 en 1870 et 380.000 en 1885.

Sans prétendre dresser une échelle de comparaison rigoureusement exacte, on peut appliquer aux villes de plus de 100.000 habitants la remarque que nous avons déjà faite à propos des villes de plus de 5,000 habitants : c'est qu'il existe une étroite relation entre le développement économique des nations et l'agglomération de leurs citoyens dans les grandes cités. Or, la France, comme nous l'avons déjà vu en traitant de l'accroissement des grandes villes d'Europe, occupe un rang moyen parmi les États, sous le rapport de la concentration dans les grandes villes : ce n'est pas trop assurément eu égard à son état économique. Quand on considère que, plus manufacturière que l'Espagne, que le Brésil et même que l'Italie, elle a, relativement au nombre total de ses habitants, à peu près la même proportion de villes de plus de 100.000 habitants, on ne saurait accuser la population d'exagération à cet égard (1).

(1)	Nombre de villes de plus de 100.000 hab.	Population des villes de plus de 100.000 habit. exprimée en milliers d'hab.	Combien de millions d'hab. pour une ville de plus de 100.000 hab.	Combien d'hab. dans les villes de plus de 100.000 hab. pour 1.000 hab de la populat. totale
Royaume-Uni.......	27	9287	1.3	263
Pays-Bas..........	3	671	1.3	167
Belgique..........	4	871	1.4	157
Etats-Unis........	20	4753	2.5	90
Empire allemand....	17	4302	2.6	92
Italie............	11	1970	2.6	69
Espagne...........	5	1317	3.2	80
France............	10	3004	3.7	106
Brésil............	3	620	3.7	47
Autriche-Hongrie....	5	1523	7.9	39
Chine et Mandchourie.	45 ?	16399	8 ?	45
Russie............	9	2966	9.9	33
Inde..............	22	4506	11.5	18

LA COMPOSITION DE LA POPULATION D'APRÈS LE LIEU DE NAISSANCE, LE SEXE ET L'ÉTAT CIVIL.

La population des grandes villes est en partie factice : l'immigration a un rôle, souvent considérable, dans leur accroissement (1). Le docteur Dunant a dressé un tableau de l'accroissement de 30 des principales villes d'Europe pendant une période de dix années (2), d'où il résulte que 23 villes doivent à l'immigration plus de la moitié de leur accroissement et que, dans 7 de ces villes, la population aurait diminué sans l'immigration, les décès ayant été plus nombreux que les naissances.

Paris n'est pas dans ce dernier cas ; mais il est dans la catégorie des 23 villes qui doivent plus à l'immigration qu'à la natalité : de 1861 à 1872, sur un accroissement de 1.000 habitants, celle-ci en a fourni 171 et celle-là 829 (3). Aussi

(1) Les immigrants venus de la campagne sont plus nombreux dans les grandes villes, en général, que les immigrants venus d'autres villes. A Londres, sur 1.000 habitants, il y a eu, en 1871, 14 immigrants venus des comtés industriels et 91 immigrants venus des cantons agricoles.

(2) De 1865 à 1874 pour la plupart de ces villes. La moyenne, pour les 30 villes, est de 785 immigrants et de 215 naissances par 1,000 d'accroissement. La figure suivante, dressée d'après celle de M. Dunant (*Annales de Démographie internationale*, n° 3) montre la part, en tant p. 0/0, de la natalité et de l'immigration dans l'accroissement de vingt-quatre villes d'Europe. Les sept premières, ayant eu moins de naissances que de décès, ont eu une immigration supérieure à leur accroissement.

(3) Par exemple, entre ces deux recensements de 1872 et de 1876, Paris a gagné 134.756 habitants. L'excédent des naissances sur les décès n'a cependant été que de 47.536 dans l'intervalle. L'immigration a donc dû fournir au moins 87.222 habitants. Elle a même fourni davantage ; car une partie des enfants envoyés en nourrice étant morts hors de

Paris n'a-t-il guère que le tiers de ses habitants qui soient natifs de Paris. Le recensement de 1881 a enregistré par 100 habitants, 32 personnes nées à Paris et 68 nées hors de Paris (1).

Les étrangers, qui figurent dans le total pour plus de 7 p. 0/0, sont surtout des Belges, des Allemands et des Alsa-

Paris et n'ayant pas été portés sur les registres de décès à Paris, l'excédent réel est inférieur à 47.534.

(1) Recensement de 1866 (sans la garnison) :

		RAPPORT sur 100 hab.
Français nés dans le département de la Seine	592.763	32
Français nés dans d'autres départements	1.098.818	61
Etrangers non naturalisés	104.114	5.3
Etrangers naturalisés	2.512	1.2
Nationalité non constatée	1.773	0.5
Total	1.799.980	100.0

Recensement de 1881 :

Français nés à Paris	721.421	32.3
Français nés dans une autre commune du département de la Seine	85.639	3.9
Français nés dans un autre département ou aux colonies	1.265.454	56.3
Français nés à l'étranger	167.414	7.5
Total	2.239.928	100.0

Les registres de l'état civil font connaître le lieu de naissance des décédés. Ils constatent, en 1883, que, tandis que sur 17.147 décès de 0 à 5 ans, il y en a 15.456 d'enfants nés à Paris et 1.691 d'enfants nés hors Paris, sur un total de 3,005 décès de 60 à 65 ans, il y en a 473 d'individus nés à Paris et 2.532 d'individus nés ailleurs ; c'est-à-dire que pour cette catégorie d'âge il y a vraisemblablement 84 p. 0/0 des décès qui étaient nés hors Paris et 16 p. 0/0 seulement qui étaient parisiens de naissance. Voici, pour l'année 1879, la même distinction faite pour tous les âges répartis en cinq groupes, de laquelle il résulte que

ciens, des Italiens, des Suisses (1) ; le nombre des représentants de ces quatre nations a doublé et triplé en dix-sept ans. Ils se trouvent surtout dans les arrondissements de commerce et d'industrie (IX^e^, X^e^, XI^e^, XVIII^e^ et XIX^e^) où ils sont commis ou ouvriers, tandis que les étrangers qui viennent à Paris pour en goûter les plaisirs, comme les Anglais et les Russes, habitent surtout les arrondissements de l'ouest.

De ce mode de formation il résulte que la population des villes n'est pas composée comme une population constituée naturellement par le mouvement des naissances et des décès. Les anomalies y sont fréquentes. Ainsi, à Berlin, à Londres, on compte plus de femmes que d'hommes, parce qu'il y a beaucoup de domestiques du sexe féminin (2) ; il

c'est à partir de 20 ans que l'immigration augmente très fortement le nombre des habitants de Paris.

AGES	NOMBRE de décès d'individus nés à Paris	NOMBRE de décès d'individus nés hors de Paris	TOTAL
0 à 5 ans	14 426	1.333	15.759
5 à 20 —	2.064	1.204	3.268
20 à 50 —	3 443	11.427	14.870
50 à 75 —	2.183	10.873	13.056
Plus de 75 —	913	3.431	4.344
Total. .	23.029	28.268	51.297

(1) Les étrangers figuraient à raison de 5 p. 0/0 en 1851 ; il y a augmentation. Nombre d'étrangers au recensement :

de 1866	de 1881	
22782	45281	Belges.
27097	31190	Allemands et Alsaciens.
6707	21577	Italiens.
6622	20810	Suisses.

(2) En 1871, il y avait à Londres un excédent de 208.734 femmes.

en était de même à Paris sous la Restauration, et il en est de même aujourd'hui ; cependant la proportion a été inverse sous le règne de Louis-Philippe. A Rome, où le clergé est nombreux, et à Saint-Pétersbourg, où il y a beaucoup de domestiques du sexe masculin, les hommes forment la grande majorité (1).

On voit clairement quelques-unes des causes de cette répartition inégale des sexes lorsqu'on la considère dans chacun des arrondissements de Paris. Ainsi les arrondissements de l'Élysée, de l'Opéra et de Passy sont ceux où la proportion du sexe féminin est la plus considérable, parce qu'ils sont ceux où il y a le plus d'aisance et où, par suite, les ménages ont le plus de domestiques ; au contraire, le Panthéon est celui qui compte le plus d'hommes, parce qu'il est le quartier des étudiants ; Reuilly et les Buttes-Chaumont ont aussi un excès d'hommes, parce que les ouvriers y immigrent en grand nombre (voir la figure ci-jointe). Pour l'ensemble de Paris total, la supériorité du nombre était au sexe masculin en 1866 (1.005 hommes pour 1,000 fem-

(1) A Rome, on comptait, en 1881, 70 femmes pour 100 hommes ; à Saint-Pétersbourg, 77 pour 100.

Voici d'après la *Statistique internationale des grandes villes*, publiée par M. Kôrôsi, le nombre (exprimé par milliers) d'hommes et de femmes dans les principales villes d'Europe :

		Hommes	Femmes			Hommes	Femmes
Vienne	(1873)	332	338	La Haye	(1874)	44	53
Prague	(1875)	78	86	Rotterdam	(1874)	59	69
Trieste	(1870)	59	63	Cologne	(1875)	62	67
Munich	(1875)	95	97	Breslau	(1875)	110	124
Francfort s/M.	(1875)	49	52	Naples	(1871)	122	123
Hambourg	(1871)	115	121	Londres	(1876)	1633	1856
Rome	(1874)	139	111	Leipzig	(1875)	625	622
Palerme	(1875)	111	112	Stuttgart	(1871)	459	456
Venise	(1875)	62	66	Turin	(1872)	107	105
Stockholm	(1874)	66	83	Milan	(1871)	100	98
Copenhague	(1870)	84	96	Anvers	(1874)	80	75
Liége	(1874)	58	60	Berlin	(1855)	486	481

mes), et au sexe féminin en 1881 (1.020 femmes pour 1.000 hommes).

L'état civil de la population parisienne diffère de celui de la population française surtout par le nombre des célibataires, qui est plus considérable pour le sexe masculin que pour le sexe féminin, et par le nombre excessif des veuves (1). En 1872, on comptait sur 100 ménages recensés, 23 ménages de célibataires, 55 de gens mariés (composes en moyenne de près de 4 individus par ménage) et de ménages de veufs. Les ménages de célibataires s'élèvent à 31 p. 0/0 dans les V^{e} et VI^{e} arrondissement, à cause des étudiants (2).

(1) Recensement de 1881 :

	PARIS		FRANCE
Sexe masculin.	Nombre d'individus.	Proportion pour 100.	Proportion pour 100 hab.
Garçons.	621569	28.1	29.7
Mariés	440022	19 6	20.1
Veufs	51735	2 3	2.8
Total	1113326		
Sexe féminin.			
Filles	557054	24.7	22.1
Mariées	446297	19.8	20.1
Veuves	123251	5 5	5.2
Total.	1126602		

(2) Le docteur Bertillon supposait, d'après un calcul basé sur les naissances naturelles reconnues ou légitimées, qu'il y avait, en outre, environ 50.000 mariages irréguliers ou unions de concubinage à Paris, en 1876, soit environ 13 p. 0/0 des ménages recensés ; mais le calcul n'est en partie hypothéqué et on ignore si les gens vivant en concubinage ont déclaré qu'ils étaient célibataires ou mariés.

LA POPULATION PAR AGES

Le rapport des âges présente des anomalies beaucoup plus sensibles encore. En effet, l'immigration urbaine se compose presque exclusivement d'adultes, surtout d'adultes de 20 à 30 ans. Le travail des ateliers et des bureaux les attire, souvent aussi l'étude ou le plaisir. Pendant qu'ils affluent, d'autant plus nombreux que l'activité économique se développe davantage et que les séductions sont plus puissantes, les familles envoient en nourrice au loin une partie de leurs enfants (1) et les vieillards pour qui l'heure de la retraite a sonné et à qui leurs ressources restreintes interdisent le séjour des cités quittent la place (2). Il se fait des vides à la base et au sommet pendant que le centre se gonfle et la figure géométrique représentant les groupes superposés de la population par âges (3) prend un aspect tout autre pour Paris que pour la France entière. Ainsi, à Paris, en 1876, on a compté par 1.000 habitants, 113 enfants de 0 à 10 ans et 245 adultes de 20 à 30 ans, tandis que dans une population normale les jeunes générations sont et doivent être, d'après la loi naturelle, les plus nombreuses.

En voici la preuve fournie par la comparaison de la popu-

(1) En 1883, il y a eu à Paris 64.526 naissances (y compris les naissances dans les familles parisiennes domiciliées hors de Paris) ; 17.243 déclarations d'envoi en nourrice ont été faites aux mairies, sans compter les envois faits par l'assistance publique qui ne figurent pas dans ce nombre.

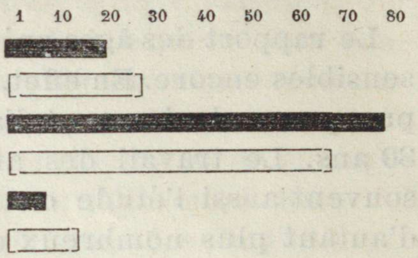
(2) Cependant les décès répartis par âge et par lieu de naissance semblent indiquer que le nombre des vieillards nés hors de Paris est considérable : 78 p. 0/0 environ des décès de plus de 75 ans sont ceux d'individus nés hors de Paris. (Voir la note plus haut, page 304.)

(3) Voir le chapitre XIII.

lation par âges à Paris et en France du recensement de 1881 :

NOMBRE D'INDIVIDUS DE CHAQUE GROUPE D'AGES
sur un total de 100 habitants

Enfants de 0 à 15 ans.	Paris. .	20.0
	France. .	26.7
Adultes de 15 à 60 ans.	Paris. .	72.3
	France. .	61.0
Vieillards de plus de 60 ans.	Paris. .	7.7
	France. .	12.3



L'anomalie n'a jamais été plus prononcée qu'en 1856, lorsque les grands travaux de voirie attiraient une foule d'ouvriers à Paris ; elle l'était beaucoup moins en 1817, à une époque où l'on ne songeait pas encore à ces travaux et où la grande industrie n'avait pas encore établi son siège dans la capitale (voir la figure ci-jointe, qui représente la population par âges à quatre époques, en 1817, en 1856, en 1876 et en 1886, et le tableau de la note qui donne cette population pour trois de ces époques seulement, les chiffres de 1856 se trouvant sur la figure) (1).

(1) Population de Paris par âges (proportion de chaque âge sur un total de 1.000 individus) :

AGES	En 1817		En 1876		En 1886	
	hommes	femmes	hommes	femmes	hommes	femmes
80 à 100 ans. . . .	2	4	1	3	1	2
70 à 80 —	11	13	8	12	8	12
60 à 70 —	35	35	22	28	25	29
50 à 60 —	53	52	51	48	55	51
40 à 50 —	58	73	78	72	73	73
30 à 40 —	73	85	114	104	95	95
20 à 30 —	82	111	121	124	98	111
10 à 20 —	85	92	81	76	71	73
0 à 10 —	67	69	57	59	63	65
Total. . .	466	534	533	526	489	511

Le caractère général des grandes villes est d'avoir une trop forte proportion d'adultes. Le caractère particulier de chaque ville modifie les détails; ainsi, l'anomalie est d'ordinaire d'autant plus sensible que la ville est plus peuplée; les jeunes hommes y forment un groupe dont l'importance est, sauf exceptions (1), proportionnelle à l'activité manufacturière.

C'est entre 15 et 35 ans que la plupart des immigrants, arrivant dans les villes à l'âge de l'adolescence ou à l'âge adulte, entrent pour la plus forte proportion dans la composition des groupes. La plupart des petits enfants qu'on recense sont natifs de la ville : c'est précisément pourquoi, à Paris, sous la double influence de la faible natalité et de l'envoi en nourrice d'un grand nombre d'enfants, la base est si étroite. Elle l'est moins dans les pays de forte natalité, par exemple à Berlin (voir la figure ci-jointe), où l'on trouve presque deux fois plus d'enfants par 1.000 habitants qu'à Paris et où la figure de la population, plus large d'abord, se retrécit, par suite des décès, avec le second groupe, et se renfle, par suite de l'immigration, avec le troisième.

Si l'on compare à ces figures celles de la population de plusieurs villes italiennes dressées par la Statistique générale du royaume d'Italie, avec distinction de l'état civil des personnes (voir les figures ci-jointes), on voit qu'à Turin, à Milan, à Venise, villes d'immigration, l'excédent est considérable principalement pour le groupe masculin de 20 à 25 ans ; qu'à Rome, plus que dans les autres villes, la base jusqu'à 15 ans est très étroite; qu'à Naples et à Venise surtout où l'immigration est faible, la disposition de la figure est différente et le renflement est à peine sensible.

(1) Par exemple, celle de Saint-Pétersbourg.

LES MARIAGES

Avant d'examiner le mouvement de la population parisienne, nous mettons sous les yeux du lecteur un tableau général de ce mouvement depuis le XVIII^e siècle, tel que nous l'avons donné dans l'*Annuaire du Bureau des Longitudes* de 1886 :

MOUVEMENT DE LA POPULATION DE PARIS DE 1750 A 1885

PÉRIODES	PENDANT LA PÉRIODE Nombre moyen annuel de				SUR 1.000 HABITANTS (inscrits au recensement) combien de		
	naissances	mariages	décès	mort-nés	naissances	mariages	décès
1750-59	19.421	4.398	19.098	»	35.1 (1)	8.0 (1)	34.5 (1)
1780-89	19.961	5 158	19.934	»	33.3 (1)	8.6 (1)	33.3 (1)
1799-1808	20.554	4.057	21.222	»	35.1 (1)	6.9 (1)	36.3 (1)
1809-16	20.727	5 199	20.354	»	31.0	7.8	30.5
1817-30	27.121	7.056	23.944	1.497	36.2	9.4	31.9
1831-35	28.339	7 470	28.668	1.749	34.3	9.0	34.7 (2)
1836-40	29.694	8.685	26.321	1.929	32.9	9.6	29.2
1841-45	33.341	9.461	27.237	2.165	33.5	9.5	27.4
1846-50	32.177	9.549	32 715	2 212	30 5	9.1	31.1 (3)
1851-55	34.222	11 075	33 144	2.448	30.7	9 9	29.8 (4)
1856-60	40.298	12.041	33.920	3.124	28.1	8.9	23.6
1861-65	53.790	16.180	44.315	4.166	30.5	9.3	25.5
1866-71	55.625	17.677	57.199	4.335	30.3	9.1	31.1 (5)
1872-76	55.096	21 373	43.253	4.220	28.7	10.1	22.5
1877-81	56.524	19.130	51.453	4.229	26.6	8.9	24.2
1881-1885	63.057	20.864	56.740	4 986	28.1	9.3	25.2

(1) Les coefficients des périodes antérieures à 1789 sont, en réalité hypothétiques, le nombre des habitants n'étant pas connu avec précision.

(2) Choléra en 1832.
(3) Choléra en 1849.
(4) Choléra en 1854-1855.
(5) 27.9 de 1866 à 1870.

La connaissance du groupement par âges est nécessaire pour comprendre le mouvement de la population urbaine. En effet, les apparences de ce mouvement sont trompeuses; la statistique fournit sur cette matière des données qui, si elles étaient admises sans critique, feraient croire qu'il y a quelquefois moins de décès et presque toujours plus de naisances dans la plupart des très grandes villes que dans le

reste du pays (1) et attribuerait aux cités une supériorité qu'elles sont loin de posséder.

(1) C'est ce qui résulte de la comparaison du mouvement général des naissances et des décès dans les villes suivantes qui sont au nombre des plus peuplées de l'Europe. (*V. Annali di statistica*, 3e série, 9e vol., et, pour l'année 1885, la *Statistique internationale des grandes villes*, par M. Kõrösi. Les villes sont classées dans l'ordre d'importance de leur population.

	Par 1.000 hab. 1878-1882 Nombre de			Par 1.000 hab. 1878-1882 Nombre de	
	Naiss.	Décès		Naiss.	Décès
Londres	34.6	21.7	Angleterre	34.4	20.3
Paris	26.6	24.2	France	25.0	22.5
Berlin	41.4 (1)	26.6	Prusse	37.8	25.1
Vienne	40.2	30.2	Autriche	38.5	30.5
(année 1885)	35.4	28.5			
Liverpool	33.7	27.0			
Manchester	36.4	28.0			
Naples	32.3	30.5	Italie	36.3	28.7
Glasgow (1885)	38.2	25.8			
Hambourg	41.7	27.3	Prusse	37.8	25.1
Bruxelles (1885)	30.2	21.6	Belgique	31.3	21.3
Budapest	37.3	35.8	Hongrie	43.1	37.1
(année 1885)	35.9	29.5			
Dublin	32.0	29.2	Irlande	24.9	18.7
(année 1885)	28.8	28.5			
Milan	31.7	29.4	Italie	36.3	28.7
Rome	26.9	29.2	Italie	36.3	28.7
Breslau	38.2	31.6	Prusse	37.8	25.1
Turin	28.5	25.2	Italie	36.3	28.7
Palerme	33.9	24.6	Italie	36.3	28.7
Copenhague	37.7	24.1	Danemark	32.0	19.2
Munich	38.5	32.6	Bavière	38.8	29.0
(année 1885)	36.7	30.7			
Dresde	35.4	24.6	Saxe	42.2	28.5
Bucarest (1885)	31.3	27.4			

(1) Le document italien donne 38.1, nombre qui nous paraît trop faible. Celui de 41.4 a été calculé avec les données du *Statistisehes Sahrbuch des Etads Berlin* (1883) qui accuse une diminution de natalité de 1876 (47.2 N. p. 0/00 hab.) à 1883 (38 p. 0/00) et donne la moyenne de 42.7 N. par 0/00 habitants de 1874 à 1883. Le même document donne pour la moyenne des décès 30.8 p. 0/00 habitants, tandis que le document italien ne donne que 26.6 et M. Kõrösi 24.6 seulement pour les décès et 33.6 pour les naissances, rapports dont l'infériorité doit provenir d'éléments de nature différente.

Le nombre moyen des mariages annuels à Paris depuis vingt ans est d'environ 9.3 par 1.000 habitants (1), tandis qu'il n'atteint pas tout à fait 8 pour la France entière. Les Parisiens ont-ils donc plus d'empressement pour le mariage que leurs concitoyens ? Nullement ; mais, comme les adultes sont en excès dans la population parisienne, il s'y trouve, sur un total de 1.000 habitants, une beaucoup plus forte proportion de gens capables de contracter mariage que dans le reste de la France. Pour avoir le véritable rapport, il faut comparer des éléments de même nature ; or, on trouve que, sur 1.000 célibataires du sexe masculin âgés de 18 ans (âge légal du mariage) à 60 ans, il y a eu, en 1882, 69 mariages en France et 57 seulement à Paris ; que, sur 1.000 femmes non mariées de 15 à 50 ans, il y a eu 66 mariages en France et 61 seulement à Paris. On se marie donc moins à Paris que dans le reste de la France.

Il n'y a pas lieu de s'en étonner. Pour la grande majorité des habitants, la vie est plus laborieuse à la ville qu'à la campagne, parce que les besoins sont plus grands et qu'aspirant en général plus haut, les individus mettent d'ordinaire plus de temps à atteindre la position qu'ils regardent comme nécessaire pour fonder une famille ; aussi l'âge moyen du mariage y est-il plus élevé qu'ailleurs (2). Pour

(1) En 1883, les rapports ont été, à Paris, de 58.3 et de 60.8 p. 0/0 ; mais ce calcul est établi d'après les chiffres du recensement de décembre 1881, et la population ayant augmenté en 1882, a dû fournir plus de mariages. C'est pourquoi l'année 1882 est préférable pour l'établissement du rapport moyen.

(2) Toutefois la différence n'est pas considérable. Les deux années d'âge qui fournissent le plus de mariages entre célibataires sont 27 et 28 ans pour les hommes, 21 et 22 ans pour les femmes. Mais la différence entre les arrondissements est plus sensible ; ainsi, en 1884, pendant que les VI^e^, VII^e^, IX^e^ et X^e^ arrondissements comptaient 4 à 5 mariages par 100 femmes de 15 à 50 ans, les XV^e^, XVII^e^ et XIX^e^ arrondissements, peuplés d'ouvriers, en comptaient près de 8 (de 7.8 à 8).

une partie des immigrants, le séjour à Paris n'est qu'une période transitoire; l'ouvrier attend le retour dans le pays natal pour se fixer définitivement dans le mariage ou ne songe pas du tout à se marier ; le commis y songe moins encore parce qu'il a plus d'ambition. Il est juste d'avoir, en outre, à avouer que le concubinage et la débauche facilitent la prolongation du célibat dans les grandes villes.

LES NAISSANCES

Il en est des naissances comme du mariage ; malgré le taux de 27.8 p. 1.000 qu'accuse la natalité parisienne (1872-1885), les ménages sont moins féconds à Paris que dans le reste de la France. Sur 1.000 femmes mariées de 15 à 50 ans, il n'y a par an que 129 naissances légitimes à Paris (1), tandis qu'en France en en compte 181. Les ménages qui n'ont qu'un enfant sont plus nombreux que ceux qui en ont deux, ceux qui en ont deux sont plus nombreux que ceux qui en ont trois, et ceux qui ont plus de quatre enfants vivants sont très rares (2).

Quoiqu'il y ait à Paris beaucoup trop de naissances naturelles, l'appoint qu'elles fournissent ne rétablit même pas l'équilibre. Car, sur 1.000 femmes de 15 à 50 ans, mariées ou

(1) En 1883, le rapport est de 132.8 naissances par 1.000 femmes mariées de 15 à 50 ans ; ce rapport est calculé sur la population recensée en décembre 1881. (Voir, plus haut, la note relative aux mariages).

(2) On publie, à Paris, d'après les déclarations faites au moment du décès d'un des deux époux, le nombre des enfants vivants ou morts qu'a eu le ménage. Or, en 1883, sur 9.498 cas constatés, il s'est trouvé 992 ménages sans enfants (soit qu'ils n'en eussent pas eu, soit qu'ils les eussent perdus), 3.080 ménages n'ayant qu'un enfant vivant, 2.276 ayant 2 enfants vivants, 1.435 ayant 3 enfants vivants, 694 ayant 4 enfants vivants, 396 ayant 5 enfants vivants, etc.

non, le nombre annuel des naissances est de 102 pour la France et de 89 seulement pour Paris (1).

La natalité est généralement très faible dans les arrondissements riches. Ainsi elle descend au-dessous de 23 p. 1.000 (moyenne de 1874-1878) dans les arrondissements du Luxembourg, du Palais-Bourbon, de l'Opéra, de Passy et elle tombe même à 17.8 p. 1.000 dans celui de l'Élysée ; elle s'élève au contraire au-dessus de 30 p. 1.000 dans les arrondissements de Saint-Laurent, de Popincourt, de l'Observatoire, de Vaugirard et atteint 33.1 dans celui des Buttes-Chaumont. Il est évident que ce sont les quartiers peuplés d'ouvriers qui donnent le plus d'enfants et les quartiers habités par les classes aisées qui en donnent le moins (2) : la relation entre l'aisance et la fécondité apparaît manifestement ; les distinctions qu'une analyse plus détaillée pourrait établir modifient quelque peu les rapports sans effacer la différence (3).

Nous avons dit que l'illégitimité avait une grande part dans la natalité parisienne : elle figure en effet dans une proportion qui est supérieure au quart et qui atteint même parfois le tiers du total. Il est de mode, à chaque génération, de déplorer le néfaste progrès de l'immoralité dans certaines grandes cités ; le philosophe doit excuser le renou-

(1) Cependant Paris n'est pas la ville où la natalité générale (rapport des naissances au nombre total des habitants) soit la plus élevée. Bordeaux, en France, Genève, Venise, Saint-Pétersbourg dans d'autres États de l'Europe, New York en Amérique, etc., ont une natalité moindre.

(2) Aussi les arrondissements qui fournissent au recensement la plus forte proportion d'enfants au-dessous de 6 ans sont-ils les XIX^e^, XX^e^, XIII^e^ et XIV^e^ arrondissements. Les vieillards, au contraire, se trouvent en forte proportion surtout dans les arrondissements de l'ouest.

(3) Ainsi, avant 1880, les naissances qui avaient lieu dans les hôpitaux et chez les sages-femmes n'étaient pas rapportées au domicile de la mère et le contingent de certains arrondissements se trouvait ainsi grossi.

vellement perpétuel de ces lamentations, car chaque génération voit un mal qui est réellement déplorable. Cependant la statistique, qui le mesure, constate qu'il persiste sans s'aggraver. Il semble même avoir sensiblement diminué entre la première moitié du siècle où les naissances illégitimes formaient environ 33 p. 0/0 du total et la seconde où elles figurent à raison de 28 p. 0/0 (1).

D'ailleurs, avant de prononcer la condamnation, il convient de faire quatre parts dans les naissances hors mariage ; un quart environ (2) pour celles qui ont lieu dans les hôpitaux, hospices ou prisons et dont la moindre portion, peut-être, est imputable au compte de Paris, le reste appartenant à des filles-mères qui viennent cacher leur honte et chercher un asile pour leurs couches à Paris ; un cinquième et même, il y a quelques années, plus d'un cinquième (3) pour

(1) Nombre, à Paris, de naissances illégitimes sur un total de 100 naissances vivantes :

1790-1809.	31 p. 0/0
1817-1836.	34.3
1847-1851.	32.7
1868-1870	28
1873-1882.	26.5
1883	26.7
1884	27.5
1885	27.6

(2) En 1883, par exemple, sur 17.233 naissances naturelles, 4.507 ont eu lieu dans les hospices, hôpitaux ou prisons ; sur ce nombre 13 seulement ont été reconnues.

(3) En 1883, par exemple, il y a eu 3.474 enfants illégitimes (3.461 nés à domicile et 13, cités dans la note précédente, nés hors domicile) reconnus par l'acte de naissance ; postérieurement à l'acte de naissance, il y a eu des enfants reconnus par le père (403), par la mère (5.601) ou par l'un et l'autre (351) par l'acte de naissance, soit au total 9.829. La moyenne des enfants reconnus par l'acte de naissance a été de 21 p. 0/0 des naissances illégitimes durant la période 1873-1882. En outre, il y a eu 3.027 enfants légitimés par mariage ; un certain

les enfants reconnus à leur naissance qui appartiennent en général à des ménages irréguliers et dont la plupart reçoivent presque les mêmes soins que des enfants légitimes ; plus du tiers pour les enfants reconnus par les parents ou par un des deux parents postérieurement à l'acte de naissance, lesquels trouvent par cette reconnaissance un foyer et surtout la tutelle d'une mère, les reconnaissances par la mère seule formant environ les 6 septièmes de cette catégorie) ; le reste, c'est-à-dire pour l'année 1883, environ 7.400 enfants qui représentent le véritable résultat de l'immoralité parisienne. C'est la neuvième partie de la génération annuelle de Paris : issue de la débauche, elle est exposée à retourner à la débauche et à la misère.

Les quartiers populeux sont aussi les plus féconds en naissances illégitimes comme en naissances légitimes et il est fâcheux de constater que leur supériorité est encore plus marquée dans l'illégitimité que dans le mariage (1).

Quoique Paris soit dans la catégorie des villes qui comptent beaucoup de naissances illégitimes, elle n'est pas la capitale d'Europe la plus maltraitée à cet égard ; d'après M. A. von Œttingen, dont l'ouvrage n'est pas assurément un plaidoyer en faveur de la France, Paris vient sous ce rapport après Vienne, Rome, Stockholm et Moscou et j'ai peine

nombre de ces enfants n'avaient pas été reconnus. (Aussi, en 1885, sur 2.992 légitimations par mariage, il y avait 1.556 enfants déjà reconnus et 1.436 enfants non reconnus). Les reconnaissances ne paraissent pas être en progrès dans ces derniers temps, jusqu'en 1885 il n'y a eu que 2.992 légitimations par mariage, 3.333 reconnaissances par acte de naissances et 3.863 reconnaissances postérieures, quoique le nombre des naissances illégitimes ait peu diminué (16.922 en 1885 et 17,233 en 1883).

(1) Ainsi, en 1883, les 3 arrondissements qui, pour l'illégitimité, sont aux deux extrémités de l'échelle ont donné les rapports suivants

à croire que le rang qu'il assigne à Londres n'ait pas pour cause quelque inadvertance de la statistique (1).

(d'après les naissances classées d'après le lieu de naissance et non d'après le domicile de la mère).

ARRONDISSEMENTS		LÉGITIMES par 1.000 Femmes mariées de 15 à 50 ans	ILLÉGITIMES par 1.000 Femmes non mariées de 15 à 50 ans
VIII^e	Minimum.	72	19
IX^e		86	30
I^{er}		101	36
XIX^e	Maximum.	167	76
XX^e		160	82
XIV^e		158	86

(1) Naissances illégitimes, d'après M. A. von Œttingen (*Moralstatistik*) :

	NAISSANCES illégitimes		NAISSANCES légitimes			
Gratz (1869) . .	1	sur	0.60	ou	62.5	p. 0/0 illég.
Munich.	1	—	0.95	—	50.9	—
Vienne	1	—	1.00	—	49.9	—
Prague.	1	—	1.01	—	49.6	—
Rome	1	—	1.24	—	44.5	—
Stockholm . . .	1	—	1.50	—	40.0	—
Moscou.	1	—	1.65	—	38.1	—
Budapest. . . .	1	—	2.28	—	30.5	—
Paris	1	—	2.49	—	28.5	—
Copenhague. . .	1	—	3.00	—	25.0	—
Bruxelles. . . .	1	—	3.44	—	22.5	—
Lisbonne	1	—	3.75	—	21.0	—
St-Pétersbourg .	1	—	3.92	—	20.2	—
Dresde.	1	—	4.55	—	18.0	—
Madrid.	1	—	4.81	—	17.2	—
Berlin	1	—	5.70	—	14.9	—
Hambourg . . .	1	—	7.26	—	12.1	—
Riga.	1	—	9.00	—	10.0	—
Edimbourg . . .	1	—	9.52	—	9.5	—
Milan	1	—	10.00	—	9.0	—
Revel	1	—	11.34	—	8.1	—
Londres	1	—	24.64	—	3.9	—
Barmen.	1	—	34.71	—	2.8	—

Nous savons qu'il y a plus de mort-nés dans les grandes villes que dans les campagnes. En 1883, cette mortalité était à Paris de 6.8 p. 0/0 du total des naissances (mort-nés compris), tandis que pour la France entière le rapport était seulement de 4 p. 0/0 à peine et, comme toujours la proportion était plus forte pour les enfants illégitimes (8.8 p. 0/0 des naissances vivantes, mort-nés non compris) que pour les légitimes (6.8 p. 0/0) (1).

LA MORTALITÉ

Le séjour des villes n'est pas salutaire à la vie humaine ; l'espace et le bon air font défaut aux enfants et aux constitutions délicates de tout âge, et beaucoup d'adultes, voire même d'adolescents, y sont surmenés par des excès contraires de travail ou de plaisir. A cet égard, la statistique de la mortalité dénonce tout d'abord une certaine infériorité de Paris, relativement au reste de la France ; car, depuis le commencement du siècle, la moyenne a varié de 34.7 (période 1831-1835) à 22.5 (période 1872-1876) (2), et on peut fixer la moyenne des dix dernières années à 24.5 décès environ par 1.000 habitants, tandis que pour l'ensemble de la France elle ne dépasse pas 22.5. En réalité, l'infériorité est beaucoup plus considérable, puisque ce taux est

(1) Une particularité singulière, mais qui s'explique par l'irrégularité même de la situation, c'est que les naissances légitimes hors domicile comptent beaucoup plus de mort-nés (12.6 p. 0/0) que les naissances légitimes à domicile (6.8 p. 0/0), tandis que pour les naissances illégitimes, la différence est très légère (8.7 à domicile, 8.9 hors domicile).

(2) Si la période 1872-1876 donne une mortalité si faible, c'est que la grande mortalité des années 1870 et 1871 avait fait une moisson prématurée.

celui d'une population dans laquelle domine l'âge adulte, c'est-à-dire l'âge sur lequel la mort a le moins de prise (1).

En effet, si l'on rapproche le nombre des décès de chaque âge du nombre des vivants du même âge, on trouve qu'à

NOMBRE DE DÉCÈS PAR 1,000 INDIVIDUS DU MÊME AGE

AGES	POUR PARIS en 1883 (2)	POUR LA FRANCE 1877-1880
0 à 1 an.	220 ?	170 ?
2 à 5 ans	56	28
16 à 20 —	96	6
31 à 40 —	15	10
61 à 70 —	50	41

(1) Au milieu du XVIII[e] siècle, Deparcieux remarquait déjà que les voyages, les affaires, la domesticité amenant à Paris beaucoup d'adultes valides, la mortalité devait y paraître relativement faible. *(Essai*....., p. 95.)

(2) Les éléments de ce calcul comprennent les décès dans les hôpitaux. La population étant celle du recensement de décembre 1881 et étant par conséquent inférieure à la population réelle de 1883, les rapports sont un peu trop forts. L'*Annuaire statistique* de la ville de Paris, année 1883, donne une mortalité de 401 par 1.000 pour les enfants de 0 à 1 an; mais le calcul est établi sur les données officielles du recensement qui n'accusait que 25.637 enfants de 0 à 1 an, nombre évidemment inférieur à la réalité. L'*Annuaire statistique* de 1884 a tenu compte, et avec raison, de cette insuffisance du recensement et réduit à 217 p. 0/00 la proportion de dccès de 0 à 1 an, d'après les naissances (défalcation faite des enfants envoyés en nourrice), tandis que d'après les enfants recensés de 0 à 1 an en 1881, la proportion serait de 389 p. 0/00. Il en est de même pour la France entière ; c'est pourquoi le rapport calculé par la statistique italienne est supérieur à celui que nous avons donné, d'accord avec M. Lafabrègue. (Voir le chapitre XI, Décès.)

tous les âges les décès sont plus nombreux à Paris que dans le reste de la France (1).

Le degré de richesse met entre les groupes de la popula-

(1) Voici un tableau plus détaillé, calculé par le docteur Bertillon pour la période de 1874-75 (Paris et France) et extrait de l'*Annuaire de statistique de la ville de Paris* et des *Confronti internazionali* pour 1882 :

DÉCÈS ANNUELS PAR 1.000 INDIVIDUS DE L'AGE INDIQUÉ

AGES	PARIS 1874-75	PARIS 1882	FRANCE 1874-75	FRANCE 1882
0 à 1 ans. . . .	102.0	411.0 (1)	64.6	201 3 (1)
1 à 5 —		55.9		28.0
5 à 10 —	9.5	9.8	6.6	7.1
10 à 15 —	4.5	5.8	4 1	4.5
15 à 20 —	6.9	11.3	5.8	6.2
20 à 25 —	9.3	11.8	8.3	8.1
25 à 30 —	10.8	14.3	9.5	9.8
30 à 35 —	12.6	14.7	9.9	9.9
35 à 40 —		16.9		16.4
40 à 45 —	15.8	18 1	12.0	11.9
45 à 50 —		21.1		13.4
50 à 55 —	24.6	24.9	19.4	17.2
55 à 60 —		32.8		22.2
60 à 65 —	48.7	40.5	40.3	32.6
65 à 70 —		62.1		47.7
70 à 75 —	111.4	84.8	96.0	72.4
75 à 80 —		121 3		102.7
80 à 85 —	20.6	183.8	194.0	152.1
85 à 90 —		157.6		183.2
90 à 95 —	27.3	148.4	298.0	195.0
95 à 100 —		101.4		200.0
Plus de 100 — . .		60 ?		206.6
	23.2	26.2	22.5	22 2

(1) La mortalité de 0 à 1 an indiquée ici est trop forte. (Voir la note précédente.)

tion parisienne des différences considérables devant la mort, plus considérable peut-être que dans le reste de la France et surtout plus faciles à constater par la statistique. L'Élysée et l'Opéra sont, avons-nous dit, des arrondissements riches : on y a enregistré environ 14 et 15 décès par 1.000 habitants en 1884 ; Ménilmontant, arrondissement pauvre, en a compté 33 (1). Il est vrai que les naissances sont à peu près dans la même relation (14.20 et 36 p. 0/0 par 1.000 habitants) et que la mort sévit surtout sur les petits enfants. Mais les enfants des quartiers pauvres sont beaucoup plus cruellement atteints que ceux des quartiers riches : en 1883, les habitants de Ménilmontant, qui n'avaient pas compté deux fois plus de naissances que ceux de l'Opéra, perdaient environ 6 enfants de moins d'un an, pendant que ceux-ci n'en perdaient que 1 ; en même temps, ils perdaient plus de 4 enfants de 2 à 5 ans, tandis qu'il n'en mourait que 1 dans l'arrondissement de l'Opéra ; à chaque âge se marque ainsi une différence plus ou moins sensible au détriment de la population la moins aisée (2).

(1) Nous ne citons pas les arrondissements des Gobelins et de l'Observatoire dont les hôpitaux aggravent la mortalité. Les extrêmes par quartier sont (pour l'année 1883) 12.4, quartier des Champs-Elysées (VIII^e arrondissement) et 42.1, quartier de Saint-Fargeau (XX^e arrondissement).

(2) Le IX^e arrondissement (Opéra) et le XX^e (Ménilmontant) ont à peu près la même population (122.896 et 126.917 babitants); cependant voici le nombre des décès par âge en 1883 :

AGES	IX^e Arrondissement	XX^e Arrondissement
de 0 à 1 an.	176	1148
2 à 5 ans	117	523
6 à 15 —	48	125
16 à 35 —	361	583
36 à 60 —	648	1004
plus de 60 —	528	713

Aussi la carte de la mortalité parisienne porte-t-elle les teintes les plus sombres dans les arrondissements de la périphérie, celui de Passy (XVI^e arrondissement) excepté, parce qu'il compte parmi les plus riches, et les teintes moins foncées (c'est-à-dire la moindre mortalité), dans le centre entre les boulevards et la Seine, surtout dans les VIII^e, IX^e, I^er et II^e arrondissements, qui sont au nombre de ceux où les recensements constatent le plus de propriétaires et de rentiers, le plus de chefs d'industrie, le plus de domestiques, le moins d'ouvriers et de jeunes enfants (1). (Voir la carte et le tableau ci-joints).

A ces causes sociales s'ajoutent aussi des causes de mort d'un autre genre. M. Durand-Claye a fait un rapprochement entre certaines conditions hygiéniques et le nombre des victimes de la fièvre typhoïde en 1882, et il conclut que « la situation topographique, la nature de l'eau consommée, le nombre d'égouts, l'accumulation des habitants sur une surface insuffisante (2), l'excès des locataires en garni » peuvent être des causes d'aggravation de l'épidémie ou se trouver annulées par d'autres circonstances favorables (3).

(1) Un calcul fait sur les décès de l'année 1878 (à l'aide du recensement de 1876, d'où il résulte, avec une population un peu trop faible, une mortalité un peu trop forte) fournit la répartition suivante :

RIVE DROITE	Paris ancien.	20.7 p. 0/00
	Zone annexée en 1860	27.5
	Ensemble.	23.2
RIVE GAUCHE	Paris ancien.	22.7
	Zone annexée en 1860	32.7
	Ensemble.	26.5
Paris		24.0
Moyenne de 1872-1877.		23.5

(2) Cependant le II^e arrondissement a une forte densité et une faible mortalité, parce que le bien-être y contrebalance l'effet de l'agglomération.

(3) C'est ainsi que la fièvre typhoïde, dans le XX^e arrondissement, n'a

Il faut regarder de plus près encore pour juger de tous les dangers de mort auxquels est exposée la population parisienne. La vieillesse est une des deux périodes de l'existence les plus exposées ; Paris, qui n'a la supériorité sur le reste de la France (calcul de la période 1874-1878) que pour un seul groupe, celui des vieillards de plus de 90 ans, le perdrait probablement et verrait s'aggraver sa situation à partir de l'âge de 60 ans, si un certain nombre de ses vieillards, après une vie de labeur passée dans la capitale, n'allaient vivre d'économie dans la retraite et mourir à la campagne. La première enfance n'est pas moins en danger. Nous savons que déjà, avant la naissance, il meurt plus d'enfants dans le sein de leur mère à Paris que dans le reste de la France (1). Après la naissance, le tiers environ des enfants est envoyé en nourrice ; ceux qui meurent ne figurent pas sur les listes mortuaires de Paris et pourtant ce sont, en réalité, des pertes que subit la population parisienne (2). Malgré cette défal-

causé que 9.6 décès en 1882 sur 10.000 habitants, et en a causé 22.1 dans le XIX^{e}.

(1) Nous savons d'ailleurs (voir le chapitre IX, les mort-nés) que l'illégitimité influe beaucoup sur la proportion des mort-nés et qu'il y a beaucoup de naissauces illégitimes à Paris. En 1882, la morti-natalité, à Paris, a été de 7.6 p. 0/0 (taux supérieur à la moyenne décennale précédente) ; celle de la morti-natalité légitime a été de 7, et celle de la morti-natalité illégitime de 9.2.

(2) En général, sur 100 enfants nés à Paris, il y en a aujourd'hui 27 que l'on envoie en nourrice ; la proportion est plus considérable pour les arrondissements commerçants du centre où elle s'élève presque à la moitié des naissances ; elle l'est beaucoup moins dans les quartiers populeux où les mères nourrissent leurs enfants au sein ou au biberon. En 1883, il y a eu 63.404 naissances d'enfants nés de personnes domiciliées à Paris ; 17.243 enfants mis en nourrice ont été déclarés à la mairie (tous les enfants ne sont pas déclarés) ; sur le total de ces nourrissons, 1.429 décès ont été signifiés à Paris par les maires des communes ; toutes les mairies n'envoient pas cette déclaration de décès, car la mortalité des enfants en nourrice est certainement supérieure à 10 p. 0/0. Au

cation, Paris, qui avait eu 64.000 naissances en 1883, a perdu, la même année, 9.897 enfants de 0 à 1 an nés à Paris. On peut donc dire approximativement que les 44.000 enfants nés et demeurant à Paris ont perdu 22 p. 0/0 par les décès de la première année, tandis que la mortalité générale des enfants du même âge était probablement inférieure à 17 p. 0/0 en France (1).

Le tableau ci-joint exprime la natalité et la mortalité des vingt arrondissements de Paris pour les périodes 1866-69 et 1873-78 (2) et permet de juger de l'excédent des naissances. Il y en a qui n'ont fourni qu'un très faible excédent, notamment les VI^e, VIII^e, XII^e, XIII^e, XIV^e, XVII^e, XVIII^e ; il y en a même (V^e, VII^e, XVI^e, XX^e) qui sont en déficit. Au contraire, le I^{er}, le II^e et le III^e, malgré leur faible natalité, le X^e et même le XV^e et le XIX^e, malgré leur forte mortalité, apportent un contingent notable à l'accroissement de Paris. (Voir aussi les deux figures ci-jointes qui représentent cette natalité et cette mortalité comparées pour la période 1873-78.) La population aisée et la population pauvre ont donc chacune leur part dans le progrès,

milieu du XVIII^e siècle, Deparcieux disait qu'à Paris les gens riches prenaient des nourrices dans Paris ou dans les environs et voyaient souvent leurs enfants, mais que le « bas peuple, qui n'a pas le moyen de payer cher », prenait des nourrices au loin et que les enfants étaient mal soignés ; « en général, il en meurt un peu plus de la moitié entre les mains des nourrices » (*Essai...* p. 70).

(1) Dans l'*Annuaire statistique de la ville de Paris* (1884) M. Bertillon calcule avec raison comme nous le faisons ici. (Voir au sujet de cette proportion, dans le chapitre XV, les décès par âges.) Cette grande mortalité de l'enfance était signalée au XVIII^e siècle et faisait dire à Deparcieux que Paris était « vraisemblablement de toute la France l'endroit où la vie moyenne est la plus courte ».

(2) Les rapports qui ont servi à établir cette figure ont été calculés par le docteur Bertillon. Les naissances ont été rapportées (par estimation et d'après le relevé de l'année 1880) au domicile de la mère. Nous

soit par un petit nombre d'enfants garantis de la mort à force de soins, soit par un grand nombre d'enfants dépassant la dîme ordinaire de la mort : le premier mode d'accroissement a, entre autres avantages, celui d'épargner bien des douleurs aux familles.

donnons comme terme de comparaison les mêmes résultats calculés pour la fin de la période de l'Empire (1866-69), par M. Loua :

ARRONDISSEMENTS	PAR 1.000 HABITANTS			
	PÉRIODE 1866-69		PÉRIODE 1873-78	
	Naissances	Décès	Naissances	Décès
Ier	20 2	17.9	25.7	19.2
IIe	22.4	16.7	24.5	17.6
IIIe	24.0	19.7	26.9	20
IVe	23.5	22.9	26.5	21.6
Ve	26.5	25.4	23.6	26.3
VIe	30.5	19.6	20.7	20.6
VIIe	20.2	26.3	20.3	22.7
VIIIe	22	16.2	17.8	15.7
IXe	19.3	15.6	21.7	17
Xe	44	24.7	31.3	22.6
XIe	33.1	29.8	32.3	26.6
XIIe	38 6	31 1	28.4	27.7
XIIIe	31.1	36.5	29.9	26.9
XIVe	54.4	37.3	31.1	30.9
XVe	35.6	31.3	32.1	27.7
XVIe	23.8	22.8	22.2	23
XVIIe	28.7	25 6	26.5	24.9
XVIIIe	30.6	25.8	27	26.1
XIXe	35.6	32.4	33.1	28.3
XXe	32.3	32.3	28.4	30.2
	30.5	25.4	26.6	23.8

QUELQUES AUTRES GRANDES VILLES DE FRANCE

Plusieurs villes publient aujourd'hui régulièrement le mouvement de leur état civil. Nous donnons, d'après la Statistique municipale de la ville de Paris (1), le résultat général de ce mouvement pour l'année 1885, en y comprenant Paris, afin de faciliter la comparaison :

(1) Avec quelques corrections communiquées par M. Bertillon.

(Voir le tableau à la page suivante).

MOUVEMENT DES NAISSANCES ET DES DÉCÈS DANS QUELQUES VILLES DE FRANCE (Année 1885)

VILLES	POPULATION recensée ou calculée (exprimée par milliers d'habitants).	NOMBRE DE naissances (morts-nés non compris)	NOMBRE DE décès (morts-nés non compris)	DÉCÈS de 0 à 1 an	NOMRRE PAR 1.000 HAB. DE (1) naissances	NOMRRE PAR 1.000 HAB. DE (1) décès	COMPARAISON avec les départements correspondants	PÉRIODE 1877-81 Nombre par 1.000 hab. de naissances	PÉRIODE 1877-81 Nombre par 1.000 hab. de décès
Amiens	74	2.066	1.993	367	+ 27.9	+ 26.9	Somme.......	23.1	23.4
Bar-le-Duc ..	15.5	373	454	72	+ 24	+ 29.2	Meuse.	21.7	21.4
Dijon.......	55	1.396	2.219		+ 25.3	+ 11.0	Côte-d'Or.........	19.4	20
Douai.......	29	706	598	109	— 24.3	— 20	Nord............	32.3	22.7
Dunkerque...	36.5	1.379	1.123	360	+ 34.4	+ 37.2	»	»	»
Lille........	178	»	4.885	1.433	»	+ 27.4	»	»	»
Le Havre....	105.5	3.537	3.258	778	+ 33.5	+ 30.8	Seine-Inférieure....	29 1	26.9
Limoges.....	63.5	1.714	1.537	222	— 27.6	+ 24.2	Haute-Vienne......	30.1	20 8
Lyon	376.5	8.517	8.756		— 22 5	— 23 2	Rhône	23.2	23 8
Marseille	360	10.924	12.145	2.110	+ 30 5	+ 33.7	Bouches-du-Rhône..	26.8	28.1
Nancy	76	1.951	1.976	412	+ 25.6	+ 26	Meurthe-et-Moselle..	23.6	22 3
Nantes......	124	2.753	3.226	575	— 22.4	+ 26 1	Loire-Inférieure....	25.2	19.9
Nice..	66	2.669	2.436	497	+ 40 4	+ 36.9	Alpes-Maritimes....	29.8	28.4
Paris........	2.239.5	61.400	54.616	8.897	+ 27 5	+ 24.3	Seine-et-Oise.......	22.1	24.0
Pau........	29.5	646	724	102	— 21.9	+ 24.6	Basses-Pyrénées....	25.7	21.1
Reims.......	93.5	2 977	2.863	782	+ 32.1	+ 30.5	Marne...........	24.3	22.5
Saint-Etienne	123.5	2 933	2.489	340	— 23.7	— 20 1	Loire	28.6	22.5
Toulouse ...	140	3.055	3.663	458	+ 21.8	+ 26	Haute-Garonne.....	20.4	20.2
Troyes	46	1.256	1.337	333	+ 27	+ 28.9	Aube....	18.6	21.8

(1) Les signes + et — indiquent les villes pour lesquelles la natalité ou la mortalité est supérieure ou inférieure à celle du département.

Dans le plus grand nombre de ces villes, les naissances sont plus nombreuses que dans le département correspondant (dans 12 villes sur 18) et cette supériorité n'est le plus souvent, comme à Paris, qu'une apparence due à la composition de la population par âges. Dans toutes, excepté Douai, les décès sont plus nombreux que dans le département et ce mal apparent s'aggrave quand on songe à la composition de ces populations, dont la dime mortuaire devrait être moindre ; toutefois, il est juste d'ajouter que toutes ont des hôpitaux à la mortalité desquels la campagne apporte son contingent. Quelques villes, comme Nice, sont peuplées l'hiver de malades qui augmentent la mortalité ; il faudrait d'ailleurs faire de chacune de ces villes une étude particulière dont nous laissons le soin au lecteur, le seul fait intéressant à dégager dans une étude générale étant que la natalité apparente et la mortalité réelle sont plus fortes dans les villes que dans les campagnes.

LES MALADIES

Nous avons déjà parlé des causes de mort : les habitants des villes y sont exposés comme le reste des humains (1). Cependant les conditions particulières de leur existence les rendent plus vulnérables de certains côtés : c'est pourquoi nous revenons sur cette question dans le présent chapitre. Si les citadins ont, en général, un bien-être supérieur, l'indigence y est souvent plus horrible que dans les campagnes. Les privations des uns et les excès des autres y engendrent des maux que connaissent moins les populations rurales. Les entassements rendent plus dangereuses cer-

(1) Voir le chapitre XI.

taines épidémies (1) qui moissonnent dru dans une population pressée, étroitement logée, plongée dans une atmosphère viciée : le mauvais air et le défaut d'exercice rendent l'anémie fréquente, chez les femmes surtout. Les surexcitations de tout genre développent les affections cérébrales et multiplient les cas de folie et de suicide (2). La syphilis, propagée par la prostitution, a dans les villes ses foyers d'infection les plus redoutables.

Paris n'est pas la grande ville d'Europe la plus mal traitée (voir, en note, le tableau comparatif des causes de décès dans 10 capitales ou grandes villes) (3).

Cependant on y a constaté, depuis vingt ans, un triste progrès de la fièvre typhoïde, qui sévit surtout au commencement de l'automne, de la dipthérie, qui attaque principalement

(1) Cependant les fièvres paludéennes attaquent plus les campagnes que les villes. Exemple : Rome.

(2) D'autres infirmités, il est vrai, comme le crétinisme, sont rares dans les grandes villes, surtout aujourd'hui, et sont encore fréquentes dans certaines populations rurales.

(3) **NOMBRE DE DÉCÈS ANNUELS PAR 1.000 HABITANTS**

CLASSÉS D'APRÈS LA CAUSE DE MORT

(*Annali di Statistica*, 3e série, 9e volume).

VILLES	Vacaolo	Morbillo	Scarlatine	Diphtérie et croup	Iperlatha	Fièvre typhoïde	Fièvre paludéenne	Fièvre puerpérale	Tuberculose et phthisie	Autres causes de mort
Londres . . .	0.37	0.64	0.54	0.40	0.87	0.25	»	0.08	2.56	15.81
Paris. . . .	0.38	0 43	0.13	1.05	0.16	1.22	0.01	0.13	4 44	17.88
Berlin . . .	0.03	0.25	0.77	1.38	0.33	0.37	0.03	0.13	3.29	21.05
Vienne . . .	1.22	0.22	0.49	0.77	0.19	0.25	»	0.09	7.72	19.55
Naples. . .	0.03	1.36	0 60	0.82	0 19	0.78	0.15	0.03	2.91	23.12
Budapest. .	1.18	1.36	0.75	1.25	0.32	0.83	0.04	0.13	7.84	14.18
Rome. . . .	0.23	0.54	0.24	0.82	0.10	0.43	1.92	0.09	3.36	29.15
Copenhague. .	»	0.59	0.43	0 49	0.43	0.19	»	0.17	3.39	18.94
Munich. . .	0.07	0 40	0.56	1.43	0 41	0.18	»	0.04	3.84	25.32
Dresde. . .	0.02	0.11	0.50	2.15	0.28	0.17	»	0.14	3.66	18.62

les enfants durant la saison froide, de la coqueluche, de la variole et de la rougeole qui sévissent surtout au printemps (1) ; la phthisie y fait plus de victimes que dans la plupart des capitales, Vienne et Budapest exceptées (2).

(1) Moyenne des décès annuels causés sur 1,000 habitants par la :

	Moyenne de 1865-69	Moyenne de 1879-83
Fièvre typhoïde	5.4	9.2 (*)
Variole	3.2	4.6 (*)
Rougeole	3.2	4.5
Coqueluche	1.0	3.9
Diphtérie	4.3	9.2

(*) Les décès causés par ces deux maladies ont été beaucoup plus considérables pendant le siège de Paris qu'en 1879-83. (Voir l'*Annuaire statistique de la ville de Paris*, année 1883.)

(2) On peut juger approximativement, des maladies de la population parisienne par les hôpitaux. En 1883, 95.833 malades (dont 5.865 nourrissons de l'Assistance publique qui ne doivent pas être comptés comme des malades) sont sortis des hôpitaux de Paris et 13,689 sont morts. Voici les maladies qui ont présenté plus de 1.000 cas :

	Malades sortis	Morts
Fièvre typhoïde	4.170	774
Phthisie	4.726	4.249
Syphilis	2.867	46
Rhumatismes	3.772	20
Maladies des organes des sens	1.934	0
Maladies organiques du cœur	2.075	688
Bronchite aiguë	3.766	381
Pleurésie	1.739	235
Pneumonie	1.900	928
Embarras gastrique	2.329	0
Maladies de l'estomac	2.072	74
Maladies du testicule	1.626	3
Métrite	1.580	0
Accidents de la grossesse	1.051	7
Accouchements	5.598	10
Abcès	1.102	18
Maladies de la peau	4.506	46
Bubons et chancres mous	1.383	0
Maladies des os	1.127	65
Fractures	2.915	234
Luxations	1.494	6

Ces maladies épidémiques, principalement celles qui attaquent le jeune âge, occasionnent d'ordinaire plus de décès dans les arrondissements de la périphérie, surtout dans ceux de l'est, que dans les arrondissements du centre, qui sont plus riches et qui renferment moins d'enfants (1).

LE RÔLE DES GRANDES VILLES ET LEUR HYGIÈNE

Le moraliste peut tonner contre les grandes villes ; la civilisation ne saurait s'en passer.

Le moraliste a d'ailleurs maint sujet de récriminer et — ce qui vaut mieux — il a une œuvre utile à préparer. Il est certain que les très grandes agglomérations ne sont saines ni pour le corps ni pour les mœurs. Nous venons de constater que l'état démographique est loin d'être satisfaisant dans les grandes villes : celles-ci fournissent, en réalité, c'est-à-dire proportionnellement aux groupes d'âges qu'elles renferment, moins de mariages, moins de naissances et plus de décès que la population rurale des mêmes pays. Elles produisent plus de naissances hors mariage. Parmi les immigrants qu'elles attirent, il y a beaucoup de jeunes gens et surtout de jeunes filles qui, jetées hors de la famille dans l'inconnu, sans ressource contre la misère et sans tutelle morale, tombent dans la débauche ; la prostitution, enregistrée ou irrégulière, est une des plaies des cités, et il faut ajouter — que ce fait soit à la décharge des villes ou que ce soit un grief de plus contre l'immigration

(1) A Bruxelles, la phthisie pulmonaire, qui sévit surtout de janvier à mai, sur les personnes agées de 25 à 30 ans et particulièrement sur les veufs, cause de 20 à 40 p. 0/0 des décès. Paris est beaucoup moins maltraité par la diphtérie que Berlin, Varsovie ou Madrid ; mais il l'est plus que Bruxelles et Genève.

— qu'elle se recrute beaucoup moins dans la population native que par des femmes étrangères à la ville. Les ouvriers, lorsqu'ils quittent la campagne, se laissent séduire par la perspective d'un salaire supérieur ; ils ne voient pas le chômage, le prix élevé des loyers et des vivres, les tentations de dépense et beaucoup changent de condition sans améliorer leur sort.

Dans les grandes agglomérations, les passions fermentent davantage. Les masses ouvrières s'exaltent et fournissent une matière facilement inflammable qui tente l'éloquence et l'ambition des tribuns. L'état politique est moins stable. Il y a eu autrefois des troubles révolutionnaires dans les campagnes et plus souvent dans les villes : témoin la Flandre. Aujourd'hui les orages de ce genre se forment et éclatent presque toujours dans les grandes villes. La France, où la concentration des pouvoirs publics de la vie nationale est plus prononcée que dans la plupart des autres États, a été, depuis 1789, à la merci de Paris qui fait et, surtout, qui défait les gouvernements.

Les griefs des moralistes et les craintes des politiques reposent sur un certain fonds de vérité, mais ils ont le defaut de procéder d'une vue incomplète des choses ; ils conduisent à un jugement exagéré et étroit. Une grande cité comme Paris n'est pas une verrue qui aurait poussé d'une manière monstrueuse sur la France et qu'un cénacle de chirurgiens politiques pourrait discuter les moyens d'extirper ; c'est un organe essentiel de la nation française que l'on comparerait volontiers au cœur ou au cerveau.

En poursuivant la comparaison, on pourrait ajouter que les nations qui possèdent, comme certains animaux, plusieurs centres nerveux, ont l'avantage incontestable de dépendre moins d'un organe unique. Ces mêmes nations se vantent aussi d'avoir le bénéfice de l'émulation qui anime plusieurs villes rivales ; mais ont-elles la même intensité de force productive ?

D'ailleurs, les nations suivent leur destinée autant qu'elles la préparent. Paris existe et, si l'on a commis parfois la faute d'en hâter précipitamment la croissance par des mesures administratives, il serait impolitique d'en souhaiter l'amoindrissement : la prospérité de la France est intimement liée à la prospérité de Paris.

Nous avons montré dans ce chapitre que presque toutes les grandes villes, en Europe et dans les autres parties du monde ont leur raison d'être, d'abord dans leur situation topographique, ensuite dans la politique ou dans l'industrie et le commerce qui ont mis à profit les avantages de cette situation. Rappelons sommairement les principales conditions qui déterminent la naissance et favorisent le progrès des grandes villes : les cours d'eau navigables, surtout à un confluent et vers le point extrême où la marée se fait sentir, les baies et les anses propres à l'établissement d'un port, les mines de houille qui alimentent la grande industrie, plus rarement le centre d'une grande plaine agricole à laquelle la ville sert de marché. Le climat exerce aussi son influence ; il y a moins de grandes villes, l'Italie exceptée, dans les péninsules du sud de l'Europe et dans la péninsule du nord que dans l'Europe centrale et occidentale ; il y en a surtout plus dans la zone tempérée que dans la zone torride, qui est beaucoup moins civilisée.

Les causes sociales, qui proviennent de l'industrie, du commerce et de la politique, ont-elles plus d'action que les causes naturelles sur l'accroissement des populations urbaines ? Oui, sans doute ; mais il ne faut pas oublier que la nature avait presque toujours désigné d'avance l'emplacement où elles se sont fixées.

La situation des grandes villes est donc, comme leur existence, un fait nécessaire ou du moins dépendant d'un certain état de la nature et de la civilisation. Doivent-elles être acceptées comme un mal nécessaire ? Non ; elles sont un bien, mais un bien qui, comme beaucoup de choses

humaines, contient un certain mélange de mal. Il faut combattre le mal, profiter du bien et rester dans la mesure du vrai en envisageant l'ensemble de la question et dans une voie pratique en essayant de diriger plutôt que de détourner un courant nécessaire.

Le bien est éclatant. Hors des grandes villes, il n'y a presque pas de grand commerce. Les grandes villes sont les foyers de l'activité intellectuelle ; les arts, les lettres, les sciences, ne trouvent nulle part autant de ressources et de stimulants pour le travail, autant d'occasions de produire et de faire apprécier de belles œuvres. Un homme de génie peut naître n'importe où ; mais la culture complète du talent est surtout l'apanage des grandes villes (1). Si donc le talent artistique, littéraire, scientifique est la fleur de la civilisation et fournit une semence de perfectionnement social, il faut pardonner aux villes certains inconvénients en considération du service qu'elles rendent. Elles sont parfois turbulentes et, dans une démocratie souveraine et centralisée comme elle l'est en France, elles risquent d'entraîner la politique vers une direction à l'extrémité de laquelle on aperçoit des abîmes. Mais, pour bien voir le rôle des grandes villes, il ne faut pas envisager seulement Paris et, dans Paris, les écarts de la démagogie. Le grand mouvement d'idées sociales qui s'agitent dans ces villes est loin d'être stérile ; il contribue, comme les arts et les sciences, au progrès de la civilisation.

Si l'on considère une nation comme un organisme vivant, on peut dire que les campagnes produisent plus d'hommes qu'elles n'en utilisent, que les villes absorbent et consom-

(1) On nous oppose à cette affirmation l'exemple d'universités qui, en Allemagne, en Angleterre, aux États-Unis, florissent dans de petites villes. Il est bon en effet qu'un grand pays ait plusieurs centres d'étude ; mais les écoles ne représentent qu'une partie du mouvement intellectuel d'une nation et même en Allemagne, la fortune de Berlin a concentré aujourd'hui dans cette ville une plus forte part de l'activité intellectuelle de l'Empire.

ment une partie de l'excédent et rendent à la nation une valeur considérable en richesse industrielle et un complément de civilisation. Plus l'outillage et l'organisation économique sont perfectionnés, plus est forte la proportion d'habitants que la nation peut consacrer à l'œuvre des grandes villes ; c'est pourquoi cette proportion est plus considérable dans les États manufacturiers que dans les États purement agricoles et tend à s'accroître de nos jours dans la vieille Europe comme dans la jeune Amérique.

Le passé permet de présager l'avenir. Tant que les conditions générales de la vie sociale resteront ce qu'elles sont de notre temps, les villes continueront à s'accroître à mesure que les moyens de communication et les moyens de production agricole et manufacturière se perfectionneront; leur progrès ou leur amoindrissement sera, comme aujourd'hui, un indice du progrès général ou de l'état de souffrance d'une nation.

Comment logeront-elles leur population croissante ? Élèveront-elles davantage leurs maisons en les munissant d'ascenseurs ? S'étendront-elles sur leur banlieue en multipliant les tramways ? Elles emploieront sans doute l'un et l'autre moyen ; mais il est désirable qu'elles gagnent plus en superficie qu'en hauteur, ainsi qu'elles font en général aujourd'hui.

L'hygiène le commande. Plus les agglomérations deviendront nombreuses, plus l'édilité aura le devoir de se montrer vigilante à cet égard. Il faut, non seulement qu'elle assure de larges dégagements pour la circulation, mais qu'elle plante des squares et des avenues d'arbres pour la salubrité, qu'elle amène de l'eau pure en abondance pour l'usage privé et pour le nettoyage des rues, qu'elle enlève les eaux impures et toutes les immondices par un système d'égouts qui débarrasse promptement la ville de miasmes délétères. Ajoutons qu'elle fera bien d'utiliser comme engrais ou comme produits chimiques les déchets de la consommation urbaine : si le circulus, que des agronomes ont prôné, est un

idéal impossible à atteindre, il est rationnel de vouloir s'en approcher.

Une bonne police municipale atténuera ainsi le danger de mort auquel les citadins sont exposés ou l'empêchera de s'aggraver en proportion de l'agglomération.

Il y a, d'autre part, des devoirs d'assistance qui s'imposent plus étroitement aux administrations urbaines qu'aux administrations rurales. Nous n'avons pas ici à en tracer le programme, lequel, pour rester libéral, doit être proportionné non aux besoins, indéfinis en nombre et en mesure, de ceux qu'il pourrait être intéressant de soulager, mais aux ressources que les impôts ordinaires fournissent sans surcharger la production et la jouissance de la richesse et, par suite, sans appauvrir les sources de la prospérité et amoindrir la raison d'être même de la ville.

Nous nous contentons de signaler quelques-uns des moyens de rendre plus supportable aux deshérités de la fortune le séjour des grandes cités et nous terminons ce chapitre par deux conseils de prudence. Le premier est que les secours soient réservés, autant que possible, à la véritable population urbaine ; prodigués sans examen de domicile, ils deviennent plus onéreux pour les finances municipales et ils attirent inutilement dans la ville des campagnards qui grossissent la masse dangereuse des misérables. Le second est que l'édilité n'entreprenne que peu à peu ses travaux d'assainissement, non seulement afin de ne pas grever son budget, mais dans la crainte d'attirer une population surabondante d'ouvriers. Dans la croissance des villes, comme dans la plupart des matières économiques, il ne faut rien forcer ; le croît spontané est une conséquence de la richesse et un signe de la santé du corps social ; l'exagération factice est un déplacement des forces vitales qui peut devenir dangereux pour l'équilibre économique d'une nation.